



REVUE DE PRESSE

24.05.24

Contact presse Biennale des écritures du réel 2024

Sophie Sutra / Attachée de presse

Sophie.sutra@gmail.com

T : +33 (0)6 61 87 44 22

SOMMAIRE

VENTILO _ 24.05.24

La sélection sorties du week-end : Ballhaus, grand bal artistique de La Criatura

ZÉBULINE _ 22.05.24

Récréations

ZÉBULINE _ 22.05.24

Au cœur de la justice

ZÉBULINE _ 22.05.24

Muerto Coco : pour en finir en beauté

LA PROVENCE _ 14.05.24

Zoom sur... Héroïne

LA PROVENCE _ 13.05.24

La parentalité sur les planches

VENTILO _ 17.04.24

Rélovutionner notre rapport à l'autre

ZÉBULINE _ 17.04.24

Une histoire d'argent racontée aux enfants

LA PROVENCE _ 16.04.24

Alice Barraud, sa vie d'après

France BLEU PROVENCE _ 11.04.24 à 17h45

L'invité d'ici, Hugues Jallon

LES CHANTIERS DE LA CULTURE _ 09.04.24

Le réel vu de Marseille

ZÉBULINE _ 27.03.24

La condition ouvrière en scène

SNES _ 27.03.24

Le réel n'existe qu'entre le symbolique et l'imaginaire, d'où son théâtre !

ARTS-CHIPELS _ 26.03.24

La Biennale des écritures du réel. Un dialogue engagé à la croisée du politique et du poétique, entre art et société.

ARTS-CHIPELS _ 26.03.24

À la ligne. Vivre ou sur-vivre en poétisant son mal.

ARTS-CHIPELS _ 26.03.24

Tijuana. La réalité est-elle soluble dans le théâtre et vice-versa ?

L'HUMANITÉ _ 24.03.24

La Biennale des écritures du réel résiste aux coupent qui planent sur le spectacle vivant

L'ŒIL D'OLIVIER _ 23.03.24

Marseille, chambre d'écho des écritures du réel

VENTILO Newsletter _ 21.03.24

La sélection des sorties du week-end

ZÉBULINE _ 20.03.24

La Biennale au Théâtre Joliette

FRÉQUENCE SUD _ 20.03.24

Théâtre engagé et participatif

RADIO GRENOUILLE _ 20.03.24

Le nez dehors

France BLEU PROVENCE _ 19.03.24

L'invité d'ici

HOTTELLO _ 18.03.24

Quand la poésie surgit du réel

France BLEU PROVENCE _ 17.03.24

Ça bouge en Provence

LA PROVENCE _ 15.03.24

Quand la poésie surgit du réel

ZÉBULINE _ 13.03.24

Le réel s'écrit dans la ville

VENTILO _ 13.03.24

Nouvelles données

LA LETTRE DU SPECTACLE _ 8.03.24

Les écritures du réel partent d'une attention au monde

LA MARSEILLAISE _ 26.02.24

Théâtre et danse s'inscrivent dans la cité phocéenne

MARCELLE MEDIA _ 23.02.24

Femmes victimes de violence, le pouvoir de la danse

NOTRE TEMPS / FAMILISCOPE _ 19.02.24

RéLovution. Théâtre La Cité

LA PROVENCE _ 2.02.24

Lieux Publics coréalise avec le Théâtre La Cité...

ZEBULINE _ 26.01.24 > 6.06.24

Ça crépite à La Joliette !

ELLE Marseille & sa région _ 25.01.24

L'ambition de la Biennale des écritures du réel...

VENTILO
24.05.24



La sélection sorties du week-end

LES CHOIX DE LA RÉDACTION

MUSIQUE



**Release party du
nouvel EP de SOVOX,
Matter of Time, avec
Catchy Peril et Rahewl**

le 24 mai au Molotov

DANSE



**Ballhaus, grand bal
artistique de la
compagnie La CriAtura**

le 25 mai sur la place Henri
Verneuil, en clôture de la
Biennale des Écritures du Réel

ZÉBULINE

2.05.24

Récréations



Récréations © XDR

Initiées en octobre 2021 *Les Récréations* de Bouziane Bouteldja permettent à des enfants d'écoles primaires, des collégiens ou des lycéens de vivre une performance surprise de danse hip-hop, afro et contemporaine dans leur cour de récréation. Et à cette occasion, de danser et de rencontrer l'équipe artistique de la compagnie Dans6T. Inspirée de ces moments d'échanges, tout comme des danses qui peuplent les réseaux sociaux telles que le drill, la Kpop ou le voguing, racontant elles aussi les revendications des jeunes générations d'aujourd'hui, Bouziane Bouteldja les intègre dans la partition chorégraphique de *Récréations*, spectacle créé en février dernier à Tarbes. Sur scène, et sur une création musicale de Dame Civile, un danseur B-Boy, un vogueur, une danseuse afro, et un circassien. M.V.

24 et 25 mai
Théâtre Joliette, Marseille

Au cœur de la justice

Les Arts Oseurs ont emmené le public de Marseille et de Cavaillon dans une plongée au cœur des Palais de justice. Avec *Héroïne*, en apnée, pour 4 heures

Le Théâtre de la Cité et Lieux Publics invitaient les spectateurs à venir au bord de la mer, à l'Estaque, tandis que la Scène Nationale de Cavaillon, face au ciel menaçant, rapatriait son public en salle. Rien d'étonnant pour ce spectacle d'art de la rue très théâtral, qui affirme que les bâtiments publics sont à nous jusqu'à l'intérieur des Palais de Justice.

Il s'agit de s'en emparer : **Perine Faivre** n'a pas simplement décrit, avec exactitude, ce qui se déroule dans les salles d'audience. Bien sûr les 10 comédiens, musicien, danseurs, dessinateur, restituent avec exactitude les scènes que l'autrice metteuse en scène est allée observer au cabinet de son avocate, son *Héroïne*, et dans les tribunaux judiciaires, assises, tribunaux pour enfants, et cour d'appel. Mais, surtout, ils la théâtralisent et la donnent à éprouver, par leur krump, intense, quelques envolées lyriques à l'accordéon et des appuis au synthé, par l'hu-



Héroïne - Les Arts Oseurs © Kalimba

mour tendre et le regard bienveillant porté sur les personnes/personnages qu'ils incarnent, par la plongée parfois, justement dosée

et amenée, dans l'épaisseur intime des drames vécus.

Ado délaissé qui dérape, femme qui s'accroche à son mari violent,

réfugié soudanais expulsé du territoire, ouvrier qui tombe, manifestant, voleur, dealer, criminel, tous subissent la violence sociale

et politique. Pas d'abuseurs de biens sociaux ou de criminels en cols blancs dans ce voyage en empathie qui observe les inégalités sociales et son bal des costumes. Le monde judiciaire s'y révèle souvent injuste, la justice institutionnelle n'étant jamais que le bras désarmé de la république qu'elle sert. Ce que Perine Faivre, maîtresse de cérémonie omniprésente, rappelle en racontant ses conversations avec les avocates et en rappelant le contexte historique : répression des gilets jaunes, loi immigration, confinements et couvre-feux, réforme des retraites et de la justice, appauvrissement général des classes populaires... Que peuvent donc les héroïnes ?

AGNES FRESCHÉL

Héroïne s'est joué le 15 mai à La Garance, Scène Nationale de Cavaillon et les 18 et 19 mai au Parc Mistral, L'Estaque, dans le cadre de la Biennale des Écritures du réel

Muerto Coco : pour en finir en beauté

Dans le cadre de la 7^e Biennale des écritures du réel, le Détachement international du Muerto Coco crée *Pour en finir avec l'origine du monde*, une pétillante introspection de la maternité

Qui se serait attendu à recevoir des conseils de la part d'une peluche géante, d'une super-héroïne ou d'une cigogne lors de la *Biennale des écritures du réel* ? Le pu-



Pour en finir avec l'origine du monde © Baptiste Le Quiniou

blic initié du **Détachement international du Muerto Coco** peut-être... en tous cas, c'est bien dans ce cadre-là que **Raphaëlle Bouvier** et **Charlotte Perrin de Boussac** ont présenté *Pour en finir avec l'origine du monde*, leur toute nouvelle création dans laquelle on retrouve ces situations surréalistes. La bien nommée vient conclure leur cycle *De l'origine du monde* dédié à la parentalité. Après avoir abordé la parole des femmes, celle des hommes, et celle des « engendré-e-s » en s'appuyant sur un travail documentaire, les deux comédiennes explorent dans cette quatrième et dernière pièce leur propre expérience avec la maternité.

Après un début en fanfare où l'une débarque sur scène déguisée en vulve et l'autre en boîte de préservatifs pour donner un cours de parentalité, le ton change radicalement pour devenir beaucoup plus intimiste. Les artistes se débarrassent momentanément de leurs costumes pour se livrer sur leur rapport à la maternité, aux injonctions qui y sont liées, et abordent les raisons qui les ont poussés à devenir mères. Cette alternance entre confidences et moments humoristiques et carnavalesques se poursuit tout au long du spectacle, pour offrir un moment rythmé, délicat et fantaisiste qui saura sans nul doute décul-pabiliser beaucoup de parents, et faire rire bien d'autres

CHLOÉ MACAIRE

Pour en finir avec l'origine du monde a été créé au Théâtre de la Cité et au Couvent Levat dans le cadre de la 7^e Biennale des écritures du réels, Marseille.

À venir
1^{er} juin *Au rythme de ma rue*, Pelissanne
9 juin *Boun'estival*, Bauduen

LA PROVENCE
14.05.24

Zoom sur... Héroïne



Un faux tribunal rempli de vraies histoires s'installe à l'Estaque samedi et dimanche. Dans le cadre de la Biennale des écritures du réel, Lieux publics et le théâtre de la Cité présentent "Héroïne, une épopée au cœur d'un tribunal" de la compagnie Les Arts Oseurs (photo Christophe-Maillot) samedi et dimanche à 16 h 30. Le Parc Mistral, 136 plage de l'Estaque, accueillera un tribunal à ciel ouvert. Les spectateurs sont invités à suivre quatre heures d'affaires, comme pour de vrai : comparutions immédiates, audiences correctionnelles, affaires familiales, réunies en un jour et un lieu. Pour y plonger, dix comédiennes, musiciennes, plasticiennes, danseurs incarnent tour à tour juges, prévenus, avocats, badauds ou policiers. Et dans le tumulte des vies qui pulsent et qui explosent, le public s'accroche à la voix de la narratrice de pliant son carnet de bord, entre doutes et découvertes. À voir dès 12 ans. **Samedi et dimanche à 16h30, Parc Mistral, 136 plage de l'Estaque (16°). 15€ - 10€ - 5€.** Réservations, 06 14 13 07 49. lieuxpublics.com/

GRATUIT

La parentalité sur les planches

"Pour en finir avec l'origine du monde" au Couvent (3^e) ou "Le cercle" à La Criée (7^e), le théâtre s'offre en entrée libre.

En 2020, la compagnie marseillaise du Détachement international du Muerto Coco initiait un cycle de spectacles autour de la parentalité, intitulé *Pour en finir avec l'origine du monde*. Après des volets centrés sur la parole des femmes, des hommes puis des enfants, la version finale de ce travail sera présentée mercredi et jeudi au Couvent (3^e), dans le cadre de la Biennale des écritures du réel du Théâtre La Cité, en coréalisation avec Lieux publics. Une pièce pour deux interprètes, Raphaëlle Bouvier et Charlotte Perrin de Boussac, qui quittent le théâtre documentaire pour aller vers l'intime. Ce mercredi, il sera aussi question de maternité dans *Le cercle*, de Sven Narbonne et Louise Vignaud à La Criée. Partant de la légende chi-



Raphaëlle Bouvier et Charlotte Perrin de Boussac interprètent "Pour en finir avec l'origine du monde", mercredi et jeudi au Couvent. /PHOTO DR

noise *L'histoire du cercle de craie*, de Li Hsing-Tao, une variation du Jugement de Salomon, les deux metteurs en scène accompagnent les élèves de 1^{re} option théâtre du lycée Joliot-Curie, à Aubagne, dans la découverte du jeu. Une façon pour les adolescents de se confronter à l'expérience de la représenta-

tion, et pour les spectateurs de soutenir les enjeux de transmission défendus par le théâtre.

Ma.D.

"Pour en finir avec l'origine du monde", mercredi à 11h et 15h, jeudi à 19h30 au Couvent Levat (3^e). lieuxpublics.com
"Le cercle", mercredi à 19h à La Criée (7^e). theatre-lacriee.com

VENTILO
17.04.24

UNE HISTOIRE DE L'ARGENT RACONTÉE AUX ENFANTS ET À LEURS PARENTS PAR LA COMPAGNIE LA RICOTTA

» LE 20/04 À LA FRICHE LA BELLE DE MAI (MARSEILLE 3^e), DANS LE CADRE DE LA BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL



Ils s'appellent Marx. Comme Karl, le grand philosophe et économiste allemand, mais aussi comme Groucho, cet acteur américain maître de la répartie qui fit avec ses frères les grandes heures de la comédie burlesque aux débuts d'Hollywood. Parés de leurs plus beaux tabliers et affairés derrière une table garnie de produits alimentaires de première nécessité, Mini et Maxi Marx vont « cuisiner » l'argent et la dette

pendant plus d'une heure. De la première économie en Mésopotamie fondée sur l'orge jusqu'à l'avènement du capitalisme, en passant par les guerres et le crédit de masse, nos deux apprentis anthropologues nous font traverser 5 000 ans d'histoire en transformant leurs denrées d'épicerie en personnages (des grains de riz forment une armée de légionnaires romains) ou en supports scéniques (des boîtes de sardines figurent des tankers).

Instructif, inventif et ludique, ce petit « théâtre de table » de Bérangère Jannelle tient autant de la conférence que du jeu de société, nous incitant à réfléchir à des problématiques bien actuelles, de nos modes de consommation à la surproduction de déchets.

CC

RENS. : WWW.THEATREMASSALIA.COM / WWW.THEATRELACITE.COM/BIENNALE-7/

Du 17 avril au 1^{er} mai 2024 - Zébuline l'hebdo #65



Événements

- FNOC : concorde ou discordance ? [p. III]
- Frotkino sous toutes les latitudes [p. VII]
- Ancrages, former pour mieux lutter [p. XVI]

Allez-y

- Garraud et Saccomano au Zef [p. V]
- Célestine d'Emilie Lalonde au OTT [p. VIII]
- Emma Dante à Toulon [p. IX]

On y était

- La Cité fait sa Révolution [p. XI]
- Magie aux Bernardines [p. XII]
- Hispanorama à Saint-Maximin [p. XVI]

RéOVutionner notre rapport à l'autre

Le spectacle *Révolution* au Théâtre La Cité met en partage des considérations sur l'amour qui résonnent chez tous-tes

« Comme le thème c'est l'amour on propose un petit câlin de bienvenue, si vous êtes d'accord », disent en souriant et en ouvrant les bras deux jeunes à l'entrée de la salle. *Révolution* est né d'un partenariat entre le Théâtre la Cité et Aix-Marseille Université, une création des étudiant-e-s de la licence Sciences Humaines, sous la direction du poète Pierre Guéry. Dans cette performance collective, ils et elles vont à tour de rôle, énoncer ou débattre de leurs ressentis sur l'amour. « *L'amitié se retrouve écartée du concept d'amour, par la simple existence du mot amour* », dit l'un d'eux. « *L'amour à sens unique existe, mais est-ce que l'amitié à sens unique aussi ?* », se demande une autre. Les réflexions sur l'amitié se font nombreuses, son rôle secondaire face à l'amour est déploré, sa force émancipatrice est encensée. « *L'amitié est plus efficace pour changer la société, elle entraîne une multiplicité de discussions qui vont au-delà de nous-mêmes* », analyse une des performeuses. Car c'est bien de changement de paradigme dont il est question au sein de cette communauté de philosophes de l'amour.

Pour réOVutionner le rapport à l'autre, iels scandent haut et fort leur refus de la domination patriarcale et en appellent à une révolution.

Au cours d'un exposé humoristique de la part de deux étudiantes, la dopamine et notre instinct sont érigés en variables essentielles de l'amour. Néanmoins, comme le rappelle une comédienne : « *Jes objets de l'amour sont multiples et je n'aime pas la liberté pour son large bassin !* ». La pièce est aussi une ode au lâcher prise, à l'image de cette danse envoiement sous fond des « *je t'angois, je ne sais pas danser* » répétés par la musique. Les mots pleins de poésie de Pierre Guéry se font aussi entendre et sa voix apporte autant de réponses que de questions (« *Elle pourquoi et pourquoi lui ?* »). Après le spectacle le public est invité à interroger les étudiant-e-s au sujet de l'amour, suite à quoi un débat est lancé sur la scène, la représentation ne prenant fin qu'à l'issue des discussions.

RENAUD GUISSANI

Révolution s'est joué les 11 et 12 avril au **Théâtre La Cité**, Marseille

Alice Barraud, sa vie d'après

CIRQUE/MUSIQUE La voltigeuse Alice Barraud, blessée au bras lors des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, raconte sa reconstruction dans "Au mauvais endroit, au mauvais moment", jeudi, à l'invitation de la Biennale des écritures du réel.

Des fusillades qui ensanglantèrent Paris le 13 novembre 2015, il ne sera pas question dans *Au mauvais endroit, au mauvais moment*, le spectacle d'Alice Barraud, acrobate voltigeuse, l'une des 400 personnes blessées lors de cette vague d'attentats. L'artiste se concentre en effet sur l'après-attentat pour "se donner des clés pour continuer à avancer" avec son trauma. Elle est invitée jeudi à La Friche par la Biennale des écritures du réel.

Vous faites partie des victimes des attentats de Paris de novembre 2015, et vous êtes aujourd'hui sur scène. Votre spectacle est-il avant tout un message d'espoir ?
J'avais envie de donner ma version de cette histoire et parler, à travers mon traumatisme, de tous les traumas. Oui, on doit vivre avec et on devra vivre avec toute notre vie. Mais on peut peut-être en rire, continuer à voir le beau, se donner les clés pour continuer à avancer.

Vous avez écrit des poèmes. La reconstruction passait-elle aussi par l'écriture, pour vous artiste de cirque qui vous exprimez d'habitude avec le corps ?
À l'hôpital, j'ai eu besoin d'écrire. Ce que je vivais était tellement surréaliste, j'écrivais les réactions des gens autour de



Alice Barraud dialogue sur scène avec Raphaël de Pressigny, membre de Feu! Chatterton. / PHOTO J. HEYMANS

moi, des médecins, des infirmiers, comme une pièce de théâtre. J'avais conscience que je vivais quelque chose de beaucoup trop "gros" pour moi, il fallait que je déverse mes émotions pour ne pas noyer mon entourage, notamment ma famille. Je sentais que si je vacillais, ils va-

cillaient avec moi. J'essayais de rester droite, joyeuse. Tout ce qui était plutôt noir, je l'écrivais. J'ai écrit comme cela pendant des mois, des années, avec l'idée, qu'un jour, si j'arrivais à ouvrir ces carnets et à faire de cette matière un spectacle, alors j'aurais gagné. J'avais la secrète

“
J'ai pensé aux handicapés qui ont créé: Frida Kahlo, Django Reinhardt...”

envie de faire rire, d'en faire un spectacle de clown. Quand j'ai eu la force, de rouvrir ces carnets, je me suis dit: cela ne va pas être que drôle, mais il y a de la matière, donc on peut y aller.

La scène est vraiment une catharsis...

Oui et non. Transformer cette histoire en œuvre, des émotions en danse, choisir des poèmes, cette transcendance-là m'aide au quotidien. Mais ce n'est pas non plus de l'art-thérapie: j'ai pu faire ce spectacle car j'ai fait des thérapies avant, j'ai créé ce solo six ans après les événements. J'avais déjà repris la scène avec un autre spectacle, *Les Dolos* (elle s'est perfectionnée en voltige aérienne en pied pour reprendre sa place dans la pièce, *NDLR*). J'ai attendu d'avoir retrouvé beaucoup de joie et une légitimité sur les planches que j'avais perdues.

Être blessée au bras quand on est acrobate signifie a priori la fin de votre carrière. Comment

l'avez-vous vécu ?

Dans une scène, j'interprète le médecin qui m'a dit que c'était la fin, qu'il fallait que je pense à une autre vie. Évidemment ça m'a fait très mal. Mais quelques heures après, j'ai pensé à tous les handicapés qui ont créé, et il y en a énormément. Frida Kahlo, Django Reinhardt... Je me suis dit: "Ce médecin ne connaît pas mon métier. Mon métier, c'est de l'acrobatie, mais c'est aussi de la créativité, donc je peux peut-être m'adapter." J'ai gardé cette croyance qu'on peut continuer en faisant autrement.

Vous partagez la scène avec le musicien Raphaël de Pressigny de Feu! Chatterton. Quel dialogue avez-vous ?

Au départ, je pensais simplement lui faire partager mes textes, j'avais besoin d'un regard extérieur. Il a sorti ses instruments et il a commencé à jouer comme pour guérir, ou répondre à ce que je lui disais. On a travaillé comme cela, au-delà des mots. Cela transparait dans le spectacle: il joue pour mettre en images des choses impossibles à expliquer, quand les mots ne suffisent plus.

Marie-Ève BARBIE

"Au mauvais endroit, au mauvais moment", jeudi 18 avril à 19h 30 à La Friche, 5/18 c. Des 10 ans. 06 14 13 07 49, theatrereel.com

Chantiers de culture

ACCUEIL ACTUALITÉS CONTACT QUI SOMMES-NOUS ?

Le réel, vu de Marseille

Jusqu'au 25 mai à Marseille (13), sous l'égide du Théâtre de la Cité, **se déroule la Biennale des écritures du réel**. Du théâtre de la Joliette au centre hospitalier Valvert, en 23 lieux de la ville, un festival qui mêle cirque et sciences, théâtre et danse, littérature et arts de la rue pour laisser voir et entendre les secousses du monde.



Sur la scène de [la Joliette](#), superbe théâtre au cadre enchanteur dirigé par Nathalie Huerta, un homme harnaché dans un curieux accoutrement... **Masque et tenue bleu-blanche, bloc opératoire ou salle d'abattoir ?** Assommé de fatigue, tentant de maîtriser son puissant jet d'eau à haute pression, il nettoie, blanchit, efface le sang qui glisse sur les murs, pulvérise les lambeaux de chair et de carcasse encore accrochés. Sa mission ? Faire place nette et aseptisée, avant la prochaine journée de découpe... **Des relents de mort au quotidien, un champ de bataille nauséabond, hauts de cœur et puanteurs**, des cadavres par milliers tranchés à la chaîne, « [À la ligne](#) » désormais selon le jargon post-moderne !



Sous la direction de Michel André, directeur du Théâtre de la Cité et fondateur avec Florence Lloret de la [Biennale des écritures du réel](#) qui fête sa septième édition en ce mois d'avril 2024, **le comédien Julien Pillet s'est emparé avec justesse et gravité des mots du romancier [Joseph Ponthus](#), trop tôt disparu.** Un spectacle d'une incroyable puissance dramatique, qui donne corps et force à la manifestation marseillaise. Alors que d'aucuns prêchent depuis deux décennies la disparition de la classe ouvrière, alors que s'étalent à la une des médias l'arrogance et l'impudence des profits boursiers, le monde des prolétaires, intérimaires et exclus du « ruissellement financier », fait entendre sa vérité et la dureté de son quotidien. « **Écrire le réel, c'est pour nous se tenir au plus près des êtres et des vies** », commente [le metteur en scène](#), « **c'est percevoir l'inépuisable complexité de ces vies**, en acceptant de ne jamais pouvoir les résumer ni entièrement les saisir ». Le ton est donné, la biennale porte bien son nom !



L'enjeu d'un tel événement ? Décloisonner pratiques et démarches artistiques, faire dialoguer monde des arts et mondes des sciences par exemple, inventer de nouvelles formes en de nouveaux lieux de telle sorte que tous les habitants des quartiers et des cités se sentent concernés et invités. **L'enjeu ? Jouer de la proximité pour désacraliser la citoyenneté culturelle !** Centres sociaux, collèges, cinémas, librairies et cafés sont investis en autant de traversées artistiques, déclamations poétiques ou cris des luttes, à la découverte des contradictions du monde contemporain, de l'autre exploité dans les usines mexicaines de [Tijuana](#) à la frontière des États-Unis ou dépossédé de son [Droit du sol](#) en terre de Bure où l'on projette d'enfourer les déchets nucléaires.



Réveiller ou bousculer les consciences, du plaisir de la représentation au désir d'une société à réenchanter, « agir en son lieu et penser avec le monde », proclamait en d'autres termes le regretté [Édouard Glissant](#), le romancier-philosophe et poète de la mondialité contre la mondialisation, de l'être en relation contre l'homme systémique. La Biennale des écritures du réel ? « **Un moment populaire, audacieux où beaucoup d'auteurs tentent de soulever cette foutue réalité qu'on subit souvent sans comprendre** », témoignait en 2022 [Nadège Prugnard](#), la directrice du Centre national des arts de la rue de Villeurbanne, « de l'éclairer en tissant poésie, politique, rire immense et tragédie pour faire résonner les enjeux de ce monde d'aujourd'hui ».

Du [Rhinoceros](#) d'Eugène Ionesco, superbement mis en scène par Bérangère Vantusso au [Kheir inch'allah](#) de la comédienne Yusra Dahry, un festival aux multiples facettes. Aux couleurs du monde, foncièrement bigarré et métissé.

Yonnel Liégeois

La biennale des écritures du réel : Jusqu'au 25/05, sous la direction de Michel André. [Théâtre de la Cité](#), 54 rue Edmond-Rostand, 13006 Marseille (Tél. : 06.14.13.07.49).

La condition ouvrière en scène

Les 22 et 23 mars le Théâtre Joliette accueillait *Tijuana* de Lagartijas Tiradas al Sol et *A la ligne* de Michel André dans le cadre de la 7^e Biennale des écritures du réel. Deux seuls en scène qui abordent de manières différentes la condition ouvrière

Voler un peu de liberté à l'usine, voilà quel était le moteur de l'écriture de Joseph Ponthus, éducateur spécialisé de la banlieue parisienne devenu ouvrier intérimaire dans l'industrie agroalimentaire en Bretagne. De ses pensées sur la chaîne de travail, il a fait des phrases, et de ses phrases il a fait un livre, *A la Ligne*, dont Michel André présentait son adaptation théâtrale les 22 et 23 mars au Théâtre Joliette (Marseille), dans le cadre de la 7^e Biennale des écritures du réel.

Immersion terrible dans le monde de l'usine et surtout, dans celui impitoyable, aliénant, déshumanisant de l'intérim. Sont décrites et reproduites les tâches répétitives, débilatantes et parfois franchement dégoûtantes qui lui incombent, mais aussi la destruction du corps ouvrier, dans les deux sens du terme.

Le comédien Julien Pillet passe de l'amusement aux larmes, à la colère, apostrophant des chefs invisibles, ou les imitant. Il exulte la violence puis, d'un coup, se met à entonner un air, du Johnny ou du Trenet, avec plus ou moins de brio. Un jeu remarquable, saisissant et sans transition



A la ligne © Gilbert Basso

qui se suffit presque à lui-même, rendant superflu certains choix de mise en scène comme l'ajout de bruit des machines qu'il imite.

Tijuana

Cette première et troublante pièce était suivie d'une seconde, *Tijuana* de Lagartijas Tiradas al Sol, conçu et interprété par l'artiste mexicain Lázaro Gabino Rodríguez. Celle-ci aborde également la condition ouvrière : pour la préparer, Rodríguez s'est fait passer pour un ouvrier à la frontière avec les États-Unis pendant presque six mois, l'objectif étant de questionner la démocratie du point de vue des travailleurs pauvres qui peuplent la ville de Tijuana. Mais le rendu final s'intéresse en fait plus à ce que pouvait ressentir l'artiste qu'aux con-

ditions de vie des ouvriers au salaire minimum. Il est donc bien moins question du travail à l'usine en tant que tel que de ses peurs et de sa libido.

Ces deux soirées proposaient donc deux seuls en scène sur le même sujet, mais avec deux prismes bien différents – celui qui est contraint de travailler à l'usine, et celui pour qui cela relève du choix artistique. Et ça fait toute la différence.

CHLOË MACAIRE

A la ligne de Michel André et *Tijuana* de Lagartijas tiradas al sol étaient joués les 22 et 23 mars au Théâtre Joliette à Marseille, dans le cadre de la 7^e Biennale des écritures du réel.

SNES
27.03.24

Le réel n'existe qu'entre le symbolique et l'imaginaire, d'où son théâtre !

En 2012, le Théâtre La Cité crée ce festival ancré à Marseille pour mettre en dialogue art, politique et société. L'évènement se veut un « festival du présent » dont l'objectif est « d'écrire le réel », à entendre comme le décrire au mieux, le décrier quand il faut, le faire crier quand il est injuste. Vision d'un théâtre engagé, partagé, inventif et pluriel. C'est tous les deux ans mais ça dure deux mois ! De fin mars à fin mai, pas moins de 70 représentations dans 23 lieux marseillais, salles de théâtre ou autres, comme un centre hospitalier ou une librairie. Théâtre, poésie, danse, sciences, littérature, cirque, bande dessinée, arts de la rue pour tout décroquer et faire sauter les verrous, faire se rencontrer les citoyens, comédiens, artistes, scientifiques, publics.



Dans cet océan de culture vivante, deux îlots de réel rencontrés au Théâtre de La Joliette : *À la Ligne* et *Tijuana*.

Deux pièces dont le dénominateur commun est de faire surgir sur scène la réalité du travail à la chaîne, la condition ouvrière avec son lot de souffrances physiques, morales et symboliques.

« À l'abattoir, j'y vais comme on irait à l'abattoir. » Cet exergue du spectacle *À la ligne* tiré d'une adaptation du roman éponyme de Joseph Ponthus (*La Table Ronde*, 2019) résume parfaitement le malheur du travailleur d'un abattoir, usine de production de viande animale qui du lieu d'élevage où elle est encore sur pattes, se retrouve dans nos assiettes d'une façon que l'on croit miraculeuse. Ne nous y trompons

pas, *À la ligne* ne raconte pas une partie de pêche à la ligne, un dimanche au bord de l'eau... La ligne, c'est la chaîne de production avec ses cadences, son abrutissement et son épuisement du corps et de l'âme du travailleur. Julien Pillet qui a adapté le roman reconnaît lui-même qu'en ouvrant le livre de Ponthus, il entrait dans un monde inconnu. Non ! La condition ouvrière avec ses pires effets n'a pas disparu ou été effacée par le tertiaire et l'informatisation. Elle a simplement été invisibilisée ! C'est tout le mérite de cette mise en scène d'André Michel de la montrer non pas de façon faussement réaliste (le théâtre fictionne toujours ce qu'il touche) mais à travers le seul en scène d'un intérimaire. Il enchaîne des missions qui l'enchaînent à la chaîne de production d'abattoirs ou d'usines d'agro-alimentaires... Julien Pillet qui assume également le jeu, parvient à tout faire sentir, vivre et penser de la condition sociale et psychique de son personnage sans faux-semblants compassionnels ni misérabilisme. Son jeu est à la fois « vrai » et poétique. Dans le décor blanc d'un possible atelier de découpe animale, costumé comme un gladiateur déchu ou ridicule, il mime très exactement les gestes répétitifs et aliénants qui poursuivent le travailleur jusque dans ses nuits et son repos hebdomadaire. Mais heureusement, il reste toujours quelque chose d'humain chez le travailleur transformé en bête de somme ou en prolongement de la machine, et le personnage trouve encore l'énergie de chanter et de croire à des chansons comme *L'Été indien* de Joe Dassin ou *Que Je T'Aime* de Johnny adressée à sa « femme-amour ». Gageons que la Compagnie d'Ici Demain garde l'espoir !

Si *À la ligne* nous fait sentir de l'intérieur la condition du « travailleur enchaîné », *Tijuana*, venu de loin, nous la fait vivre de l'extérieur, comme un documentaire subjectif, immersif, intrusif. En effet, le comédien Lázaro Gabino Rodríguez endosse le bleu de travail d'un pseudo Santiago Ramirez, ouvrier d'usine payé au salaire minimum (mexicain) et travaillant douze heures par jour. Son projet : expérimenter ce salaire minimum durant six mois. Mais vivre au minimum, c'est dur quand on vient de la scène et de la capitale. Il tiendra cinq mois avant de redevenir celui qu'il n'a pas réussi à ne pas être pour devenir celui qu'il n'est pas. Sur scène, le comédien raconte ou parfois joue à l'autre en espagnol avec un sur-titrage noyé dans le bleu menteur d'une affiche publicitaire qui vante les mérites illusoire de la ville nouvelle de Tijuana, possible porte de passage vers un autre cauchemar doré aux États-Unis. On se souvient du livre *Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas. La journaliste avait endossé le personnage d'une ouvrière de nettoyage sur les paquebots de tourisme pour raconter la condition de ces femmes qui ne *prendront jamais le large*. L'expérience a forcément ses limites car celui qui feint une condition pour un temps donné garde en lui une perspective ouverte et meilleure, chose que ses collègues n'ont pas. À la fin, Aubenas rentrait à Paris (non sans tensions) mais les travailleuses restaient sur le quai. Ici, c'est un peu pareil sauf que le comédien ne semble pas avoir révélé l'imposture à ses relations de circonstance... Sur le haut de la scène, suspendue, une banderole énonce : « *La verdad tambien se inventa* » / « La vérité s'invente aussi ». Est-ce une naïveté ? On aurait aimé que l'invention fut totale, que le projet d'expérience du comédien fut aussi une fiction et qu'ainsi la pièce devienne la confrontation entre deux types d'existence, deux conditions, celle d'ouvrier, prisonnier du réel et celle de comédien, multirécidiviste de l'évasion dans des rôles.

Jean-Pierre Haddad

7^{ème} Biennale des Écriture du réel, organisé par le Théâtre de la Cité à Marseille. Du 20 mars au 25 mai 2024.

Informations et réservations : <https://www.theatrelacite.com/biennale-7/>

ARTS-CHPELS

26.03.24



CINÉMA, DANSE, THÉÂTRE

LA BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL. UN DIALOGUE ENGAGÉ À LA CROISÉE DU POLITIQUE ET DU POÉTIQUE, ENTRE ART ET SOCIÉTÉ.

Rédigé par Sarah Franck



Du 20 mars au 25 mai 2024, le Théâtre de la Cité à Marseille présente 50 événements de théâtre, danse, cirque, conférences, cinéma qui confrontent le réel et ses représentations.

Pour la septième année, la *Biennale des écritures du réel* s'ancre à Marseille pour défendre la vision d'un théâtre engagé et partagé qui explore les nouvelles relations entre artistes, chercheur.euse, auteur.rices, enseignant.es, habitant.es et jeune public. Dans les murs et hors les murs du Théâtre de la Cité, dans plus de vingt lieux répartis sur l'ensemble de Marseille, en spectacles aboutis ou *works in progress*, en conférences ou en rencontres, en débats ou en confrontations d'expériences, la Biennale interroge tous les réels, qu'il s'agisse de travail, d'exil, de déracinement, d'environnement ou de science au travers de la diversité des formes de création. Une manière d'interroger le réel en même temps que l'art.

Écrire le réel

Écrire le réel constitue l'un des axes de la proposition élaborée par le Théâtre

de la Cité. À travers des solos intimes et des récits de vie se dessine une manière d'approcher le monde qui nous entoure, de se mettre à l'écoute de ses secousses en en percevant la complexité et sans les réduire à une simplification schématique. Du travail à la chaîne aux projections proposées

par la science-fiction, de la place de l'amour dans un monde construit sur l'identité genrée à l'odyssée des migrants, de la vie insolite grouillant dans les profondeurs chaudes de la planète dont on n'imaginait pas l'existence possible à la reconstruction de soi d'une acrobate voltigeuse victime des attentats de novembre 2015, le théâtre, le cinéma, les arts du cirque, la musique et la danse réécrivent le réel pour en changer l'approche.

Changer le monde

Le projet esthétique n'est pas séparable de la volonté de réfléchir sur le monde pour l'infléchir. Partout des alertes se font entendre, des interrogations sur le devenir de notre planète se font jour, des témoignages mettent au jour des formes de nos inhumanités et leur réparation possible. À travers des lectures-rencontres, des lectures performées, des conférences ou des ateliers d'écriture, la question du « Où allons-nous ? » est mise sur la sellette pour que tous se l'approprient et qu'elle devienne l'affaire de tous. Elle offre à chacun la possibilité d'y projeter sa propre réflexion, sa propre vision de l'avenir, pour enrichir notre propre approche de celle des autres, établir un lien, ouvrir un dialogue.



Portraits sans paysage © DR

Faire communauté

Ces interrogations créent un chemin entre le « je » et le « nous ». Couple, famille, troupe, groupes, qu'est-ce que le « nous » aujourd'hui ? Comment s'articulent l'individuel et le collectif ? Entre spécificités, différences, et humanité, quel dialogue, quelles passerelles ? Si la réflexion est proposée sur scène, à travers les

spectacles ou les interventions de tous ordres, elle est aussi dans l'éclatement hors les murs, la volonté d'aller au-devant du public, de le chercher là où il se trouve, dans les différents quartiers de la ville. Si une part des propositions se déroule au Théâtre de la Cité, à la Joliette, d'autres ont lieu dans d'autres théâtres et salles de spectacle (l'Astronef, l'R de la mer, l'Œuvre, Lenche, Daki Ling, plus orienté vers l'art du clown, le KLAP, maison de la Danse), des cinémas (la Baleine, les Variétés), des centres sociaux (Del Rio, Musardises), des lieux communautaires comme la Victorine, la Friche de la Belle de mai ou la Fabulerie dont le numérique forme la clé de voûte), mais aussi sur les places publiques (Henri-Verneuil), les bibliothèques (l'Alcazar), aux Archives départementales, en milieu hospitalier (Centre Valvert) ou des espaces commerciaux (Espace Mistral). Un parcours de randonnée et un bivouac-concert avec partage de repas et veillée sont même proposés au sommet de la Candolle.

Une démarche au long cours pour faire avancer la société

En plus des spectacles, ateliers, scènes pour imaginer le futur, partage sur le thème LGBT+, questionnement sur la relation entre écriture du cirque et plateau forment le pendant de représentations en journées à destination des scolaires, des actions de médiation sur le thème de l'accueil des étrangers, des réflexions sur la parentalité ou sur les signes de notre existence que nous laisserons aux générations futures. Ils complètent le travail au long cours entrepris au quotidien par le Théâtre de la Cité en direction des lycéens, des troupes d'acteurs jeunes ou adultes. La Fabrique artistique citoyenne de la Biennale des écritures du réel s'inscrit ainsi dans le contexte plus vaste d'un questionnement en prise avec l'évolution du monde d'aujourd'hui sur les valeurs d'une communauté, dans la reconnaissance de la diversité et des différences – qui est une donnée fondamentale à Marseille en particulier du fait de l'histoire de la ville et de sa situation géographique – et en interaction avec la ville et ses habitants.



Récréations © DR

Biennale des écritures du réel

Du 20 mars au 25 mai 2024

Théâtre Joliette – Marseille

<https://www.theatrejoliette.fr/programmation/23-24>

Programme complet sur

<https://www.theatrelacite.com/biennale-7/>

En particulier

PORTRAITS SANS PAYSAGE **Groupe Nimis (Belgique)** mercredi 20 mars 2024 à 19h, jeudi 21 mars 2024 à 21h (Théâtre La Joliette)

À LA LIGNE [création] **Joseph Ponthus, Michel André - Compagnie d'ici demain** Vendredi 22 mars 2024 à 19h, samedi 23 mars 2024 à 19h (voir article séparé)

TIJUANA par **Lagartijas tiradas al sol** (Mexique) Vendredi 22 mars 2024 à 21h (Théâtre La Joliette) (voir article séparé)

LA RÉVOLTE DU VIVANT. Deux spectacles au côté de **François Gemenne**, chercheur

et rapporteur du GIEC. *Le Parlement des choses*, une création partagée avec trois classes de lycéennes ; *Le Pas de l'Autre*, un spectacle de la **Compagnie d'ici demain** sur les migrations climatiques. Mercredi 10 avril, 16h et 19h30 (Friche La Belle de mai)

MEMM (Au mauvais endroit au mauvais moment) **Alice Barraud et Raphaël de Pressigny** Jeudi 18 avril à 19h30 (Friche La Belle de mai)

RÉCRÉATIONS **Bouziane Bouteldja - Cie DANS6T** Vendredi 24 mai 2024 à 20h, samedi 25 mai 2024 à 19h (Théâtre La Joliette)

ARTS-CHPELS

26.03.24



À LA LIGNE. VIVRE OU SUR-VIVRE EN POÉTISANT SON MAL.



À la ligne. Photo © Gilbert Basso

Réalisé à partir d'extraits du livre éponyme de Joseph Pontus, une plongée dans le quotidien d'un intérimaire plongé dans la déshumanisation quotidienne du travail à la chaîne.

C'est l'histoire vécue par lui-même que Joseph Pontus raconte dans le livre dont le spectacle reprend des parties. Celle d'un homme devenu par nécessité travailleur intérimaire sur les chaînes de l'agroalimentaire pour rejoindre la femme dont il est amoureux et dont il veut partager l'existence. Le récit d'un homme qui, pour résister à l'usure que ce travail engendre et ne pas succomber à la violence muette qu'il lui fait subir, poétise le monde pour le rendre supportable.

Un lieu unique que la lumière habille

C'est un non-lieu que choisit de mettre en place la mise en scène. Un espace neutre, aseptisé, cerné de plastique partiellement translucide derrière lequel on devine un espace de liberté matérialisé par une ombre qui danse et dont on ne perçoit que les mouvements floutés, comme des échos lointains. La lumière le transformera au fil du spectacle, en usine soumise aux contraintes hygiéniques sous un éclairage blanc de néons crus, ou en intérieur aux teintes plus chaudes et intimistes de l'espace privé du personnage-narrateur. Au début du spectacle, c'est sous cette lumière froide qu'il apparaît, comme

un cosmonaute des temps modernes mâtiné de samouraï, avec son tablier-cotte de mailles et son gant métallique, son casque à oreilles anti-bruit et les épaisseurs successives qui le recouvrent formant cuirasse pour le protéger du froid dont il se dépouillera comme un guerrier après le combat.

Une histoire aux accents de vérité

Son combat, c'est celui qu'il mène pour ne pas sombrer. L'histoire qu'il raconte est la sienne – du moins celle du personnage-auteur qu'il incarne. Celle d'un homme qui a choisi l'amour et quitté ce qui faisait une vie qu'on imagine plus « confortable » et conforme à ses aspirations pour rejoindre en Bretagne celle qu'il aime. Mais le travail est denrée rare et il n'a pour seule issue qu'une entreprise d'intérim où il n'exercera que les emplois non qualifiés qu'on lui propose, d'égoutteur de tofu à nettoyeur de salle d'abattage de bestiaux en baignant dans le sang et les résidus les plus divers. Avec son uniformité de gestes pendant huit heures répétés, les muscles endoloris, la tête vide. Des parenthèses de vie qui le laissent exténué et sans ressort. Une vie imposée comme la seule possible, entre levers matutinaux, travail silencieux dans le vacarme et pauses cigarettes.



À la ligne. Photo © Gilbert Basso

Écrire pour résister

Il dit la nécessité du travail, qui fait avaler toutes les couleuvres, les arrivées au domicile quand l'autre dort encore et son départ quand on dort, qui vous entraîne à la frange du désespoir. Dans ce contexte, écrire devient la planche de salut pour ne pas se laisser couler, ne pas se dissoudre dans l'inexistence anonyme d'un décor dépersonnalisé, ne pas se perdre dans la répétition incessante d'une gestuelle déshumanisée. Écrire pour prendre de la distance et garder un sens à la vie. Faire acte de résistance à l'alinéation d'un travail abrutissant. C'est cette écriture-là qui nous est proposée, comme une conjuration, comme un moyen de surnager, de trouver l'air nécessaire et la force de continuer.

Une vision fantasmée

Le récit qui s'en dégage, c'est une tempête sous un crâne, la vision que projette l'imaginaire du narrateur, qui va au-delà de la réalité. Le vacarme, ici, de la chaîne n'est pas la mémoire sonore d'un lieu réel mais une trace imaginée, la résonance floue mais obsédante qui subsiste à l'intérieur de la tête. L'espace se met au diapason du parcours mental qu'effectue le narrateur et qu'habite le comédien. Il confine à l'abstraction, avec ses crochets pendus dans l'espace sur lesquels, comme dans un carreau de mine où les vêtements restent suspendus en l'air lorsque les mineurs se sont changés pour descendre à la mine ou en remonter, le comédien se dépouille de son « uniforme » pour redevenir lui-même. Mais, dans le même temps, il nous renvoie à une réalité concrète. La bassine dans laquelle il trempe ses pieds fatigués n'a rien d'imaginaire. « C'est fantastique, tout ce qu'on peut supporter. C'est fantastique », dit le personnage-auteur qui ne s'arme pas de discours social ou revendicatif mais souligne la force intérieure d'une résistance muette qui passe par la dignité d'être et les petits gestes de complicité qui unissent ces forçats malgré eux.



À la ligne. Photo © Gilbert Basso

La douceur de la peau contre le cuirassement imposé du travail

La résistance que le comédien oppose aux gestes répétitifs qu'il exécute avec une précision maniaque s'exprime à travers les échappées belles qu'il se crée en fredonnant dans sa tête des chansons pour conjurer la vacuité de son activité et le silence dans lequel il l'exécute. Trenet, Sardou, Balavoine, Brel ou Barbara viennent ainsi meubler le silence que les machines imposent, instiller de la vie là où règne la mécanisation uniforme et sans âme. Ce balancement entre humain et non humain revient comme un leitmotiv dans le spectacle. À l'évocation très crue mais non exempte d'humour noir avec laquelle il décrit le monde du travail s'opposent la beauté de l'amour qu'il porte à la femme endormie et le refuge offert par le carnet où il consigne sa propre vie menacée de se perdre. Aux hommes broyés, dans un monde où précarité rime avec inhumanité et où l'inanité industrielle est la règle, Joseph Ponthus propose

l'échappatoire d'un *protest song* où rire de sa propre vie est une ligne de survie.

À la ligne Texte de Joseph Ponthus

◆ Mise en scène **Michel André** ◆ Collaboration artistique **Michel André & Julien Pillet** ◆ Interprétation **Julien Pillet** ◆ Lumière **Yann Loric & Jade Rieusset** ◆ Son **Josef Amerveil** ◆ Scénographie & costume **Margaux Nessi** ◆ Accompagnement chorégraphique **Geneviève Sorin** ◆ **Production** Compagnie d'ici demain ◆ **Production déléguée** Théâtre La Cité à Marseille ◆ **Coproduction** Théâtre Joliette - Scène conventionnée art et création - expressions et écritures contemporaines à Marseille, Théâtre Molière - Scène nationale archipel de Thau à Sète, Le CCAS - Activités sociales de l'énergie ◆ **Avec le soutien** d'Allez Savoir #3 – Festival des Sciences Sociales EHESS, des Archives départementales des Bouches-du-Rhône, du Forum Jacques Prévert - Scène conventionnée d'intérêt national - Art, enfance et jeunesse à Carros ◆ **Aide à la création 2023** - DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur ◆ *À la ligne* est publié aux Éditions de La Table Ronde, 2019 ◆ Durée 1h10

<https://www.theatrejoliette.fr/programmation/23-24/a-la-ligne>



THÉÂTRE

TIJUANA. LA RÉALITÉ EST-ELLE SOLUBLE DANS LE THÉÂTRE ET VICE-VERSA ?

Rédigé par Sarah Franck

Tijuana. Photo © Cie Lagartijas Tiradas al Sol

Peut-on sans dommage faire théâtre de la réalité et jouer à être ce qu'on n'est pas en s'immergeant dans le quotidien de ceux qu'on joue ? C'est l'expérience qu'ont menée les « Lézards étendus au soleil » en franchissant la frontière entre réalité et fiction.

Luisa Pardo et Gabino Rodríguez secouent la scène mexicaine depuis plus de vingt ans. Avec leur compagnie créée en 2003, Lagartijas tiradas al sol (« Lézards étendus au soleil »), conçue comme un « espace pour penser », ils mènent une réflexion théâtrale engagée sur le monde qui les entoure et sur la manière de pousser le spectateur hors de ses limites vers une remise en cause de ses valeurs. Extrayant leurs thèmes aussi bien de l'histoire d'une rupture amoureuse que de l'histoire des luttes armées au Mexique et des mouvements de guérilla, ils établissent des passerelles entre passé et présent, documentaire et création artistique. *Tijuana* ne fait pas exception dans ce domaine.



La règle du jeu d'une immersion totale

Au point de départ, une interrogation sur la séparation entre le théâtre et la vie et un questionnement : pour des gens de théâtre isolés, d'une certaine manière, dans leur bulle, l'approche de la réalité n'est-elle pas faussée, purement intellectuelle et séparée de la « vraie » vie ? Le moyen de répondre à la question n'est-il pas, en conséquence, pour eux, de s'immerger totalement dans le monde du travail, extérieur à l'art, pour comprendre ce qui est à l'œuvre ? C'est ainsi que Lázaro Gabino Rodríguez se laisse pousser la moustache et devient Santiago Ramirez, ouvrier d'usine payé 70 pesos (3,50 €) pour plus de douze heures de travail par jour. Pour aller jusqu'au bout, il cherche un logement dans une « colonie » de Tijuana où il côtoiera des gens de même niveau social que celui auquel il prétend appartenir, au milieu de ceux qui tentent de survivre avec ce salaire minimum. Il fixe sa période d'immersion à six mois.

Le choix de Tijuana

Ce n'est pas par hasard que son choix d'immersion se porte sur Tijuana, une ville du nord-ouest du Mexique proche de la frontière avec les États-Unis. Une ville devenue champignon à la fois par le développement du commerce avec son voisin – durant la prohibition, les Américains avaient pris l'habitude de franchir la frontière et le tourisme y prospère, parallèlement au fait que la ville accueille aujourd'hui de nombreux ateliers, en particulier dans les domaines de l'automobile et de l'électronique, sous-traitantes pour des entreprises des États-Unis. Zone-frontière, Tijuana est aussi un lieu de passage important pour l'émigration clandestine vers la Californie voisine. Enfin les cartels liés au trafic de drogue sont légion dans cette ville située sur une des routes de la drogue, celle qui aboutit à San Diego. Un sinistre pedigree que sa réputation de ville la plus violente du monde ne fait que renforcer. C'est dans ce contexte pour le moins mouvementé que s'inscrit la démarche de Gabino Rodríguez.

Tijuana. Photo © Cie Lagartijas Tiradas al Sol

Entre documentaire et fiction

C'est dans un décor qui nie tout réalisme qu'apparaît le comédien. Au fond, une reproduction de tableau qui révèle une ville traversée par une large rivière indique le lieu. Une vague plante grasse suggère une localisation en pays chaud tandis qu'à jardin un écran indique le lieu : « Tijuana ». Bientôt, le comédien dont les pieds reposent sur une assise de briques s'emparera de la parole, alternant à certains moments avec son alter ego projeté sur l'écran, pour nous expliquer ses motivations et le déroulement de l'expérience. On verra apparaître des dessins qu'il réalise des lieux, des extraits du journal qu'il rédige, les bruits qu'il enregistre et les images qu'il filme de manière cachée, la caméra au creux de la main, images volées d'une réalité qu'il ne fait pas bon filmer. Parfois il se glisse dans la peau de ceux qu'il rencontre, reprenant leurs expressions qui n'ont plus rien à voir avec l'espagnol

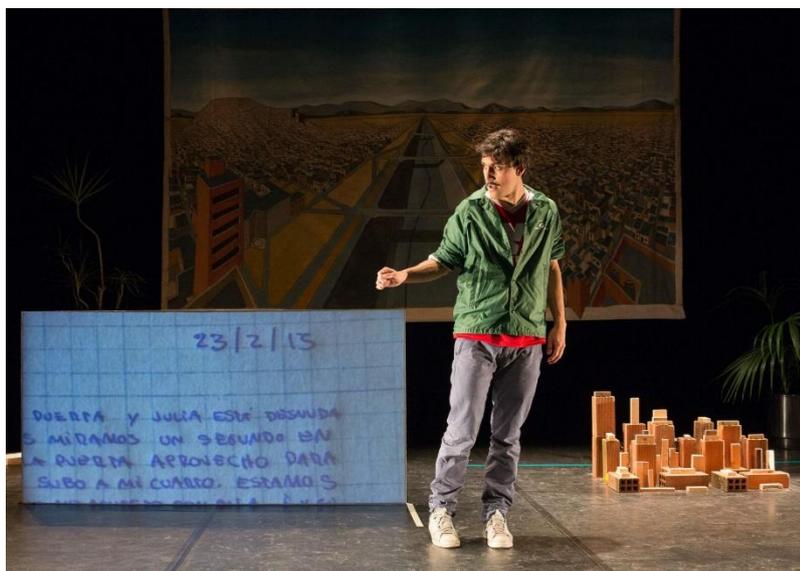
« classique », leurs intonations, leur rapidité d'élocution qui compresse les phrases en un magma informe. Mais il ne joue pas à les jouer, à les incarner. Il montre. Sans aucun folklorisme, presque avec sécheresse. Documentaire et conte s'interpénètrent et se mélangent dans une démonstration où éléments de la vie – pointages à l'usine, séjours dans les bars, contacts avec la famille qui le loge contre rétribution –, informations « objectives » et statistiques se mêlent.



La théâtralité face au boomerang de la réalité

Avec les briques sur lesquelles il se tient debout, le comédien construit peu à peu le quartier dans lequel il vit, édifiant dans l'espace une forme de ville que les bouteilles de *cerveza*, de bières qu'on boit jusqu'au bout de la nuit, coiffent, comme inséparables du lieu. Gabino Rodríguez décrit sans affect apparent une vie de misère, rendue plus dure encore par l'importance du chômage et la crainte de perdre son emploi s'il lui venait seulement l'envie de protester. Derrière la neutralité des mots, se dessine en ombre chinoise la crainte diffuse qui imprègne la vie quotidienne dans ce quartier populaire et qui se matérialisera lors du premier règlement de comptes qui survient. La mesure du danger apparaît alors, avec la crainte d'être découvert et il met un terme, avant les six mois qu'il s'était fixés, à son aventure d'immersion.

Tijuana. Photo © Cie Lagartijas Tiradas al Sol



aussi dans son interrogation sur l'expérience même de l'immersion, dans le mensonge auquel elle le contraint face à des gens pour lesquels il s'est pris d'amitié et avec lesquels il a partagé une partie de sa vie. Il sait qu'il va repartir et que sa vie n'est pas ici. Il sait que de ce fait, il ne pourra pas prendre en compte la vie des gens qu'il a rencontrés en adoptant leur point de vue. Il a regardé et une distance demeure dans ce partage qui s'avère inégal. *Tijuana*, dans son imperfection même en tant que spectacle comme dans ses silences ou son caractère « sommaire », nous fait toucher du doigt un monde dont nous pouvons avoir une connaissance intellectuelle mais dont la réalité nous échappe.

Tijuana d'après les textes et idées de **Martin Caparrós, Andrés Solano, Arnoldo Galvez Suárez & Günter Walraff** ∑ Conception & interprétation **Lázaro Gabino Rodríguez** ∑ Assistante mise en scène **Luisa Pardo** ∑ Lumières **Sergio López Viguera** ∑ Scénographie **Pedro Pizarro** ∑ Son **Juan Leduc** ∑ Vidéo **Carlos Gamboa & Chantal Peñalosa** ∑ Collaboration artistique **Francisco Barreiro** ∑ **Production** Lagartijas Tiradas al Sol ∑ **Production déléguée** Europe Association Sens Interdits ∑ **Représentations avec le soutien** de l'Onda – Office national de diffusion artistique ∑ Durée 1h20 ∑ En espagnol surtitré en français <https://www.theatrejoliette.fr/programmation/23-24/tijuana>

L'HUMANITÉ

24.03.24

l'Humanité Se connecter 

[L'actu en vidéo](#) | [Capital vs Travail](#) | [Politique et citoyenneté](#) | [Environnement](#)

Théâtre

À MARSEILLE, LA BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL RÉSISTE AUX COUPES QUI PLANENT SUR LE SPECTACLE VIVANT

Coup d'envoi de la septième édition de la Biennale des écritures du réel. Une traversée à la découverte de créations inédites. Un rendez-vous qui résiste en dépit des menaces qui planent sur le spectacle vivant.

CULTURE ET SAVOIR

 6min

Mise à jour le 24.03.24 à 14:43

[Marie-José Sirach](#)



Dans À la ligne, Julien Pillet endosse avec vigueur le rôle de ce jeune intérimaire dans une usine agroalimentaire bretonne. Avec lui, on éprouve l'épuisement du corps, la souffrance indélébile provoquée par les gestes répétitifs et les horaires décalés dans cet univers concentrationnaire.

© Gilbert Basso

Marseille, envoyée spéciale

Comme tous les soirs, le public se presse au Théâtre Joliette. Sa directrice, Nathalie Huerta, nous le confirme. Tout comme **Robin Renucci, directeur de la Criée**, venu en ami et voisin pour la première soirée de la Biennale des écritures du réel. Tous les jours de l'année, à Marseille, comme ailleurs, les salles de théâtre font le plein. Et si le public est au rendez-vous, on ne peut pas en dire de même du gouvernement, qui, au nom d'un plan d'austérité qui ne dit pas son nom, **prévoit d'amputer le budget de la culture de 200 millions**, dont la moitié concerne le spectacle vivant.

Cela peut paraître dérisoire à l'échelle du budget de l'État, mais les conséquences risquent d'être immédiates et sévères. Frappés de plein fouet, les théâtres et les compagnies. La démission de Stéphane Braunschweig, directeur du Théâtre de l'Odéon, il y a quelques semaines, a fait l'effet d'un coup de tonnerre. Si l'Odéon, théâtre national, n'a plus les moyens de programmer la saison 2024-2025, faute de crédits, qu'en est-il des autres structures déjà à la peine ? Et pour les compagnies, fragilisées depuis la pandémie, qui tentent par tous les bouts de continuer à créer et à faire vivre et exister leur métier ?

Qui veut la peau du service public de la culture ? Depuis Bercy, Bruno Le Maire s'affirme avec autorité comme **le chef comptable d'une politique sans avenir et sans ambition**. Son budget au service d'une triste politique consiste à faire la chasse aux pauvres, aux chômeurs, à l'école, aux hôpitaux... et à la culture. Bref, à tous les services publics. Syndicats de salariés et d'employeurs du secteur culturel sont désormais au diapason pour dénoncer cette politique de casse sans précédent. La mobilisation ne fait que commencer.

Un théâtre qui plonge dans les arcanes de nos sociétés

Tout cela est d'autant plus incompréhensible que le public, dans toute sa diversité, est au rendez-vous. « *Dans le tumulte et le chaos du monde, le théâtre reste un des rares lieux de rencontres, d'échanges et de réflexion. Le public est en quête de sens et n'hésite pas à venir découvrir des créations et à y rester pour débattre* », nous confie Nathalie Huerta. Michel André, directeur du Théâtre de la Cité, et à l'initiative des Écritures du réel, lui aussi, est convaincu que les théâtres sont des espaces démocratiques où la pensée est à l'œuvre.

Alors, ici, à Marseille comme ailleurs, malgré les difficultés, on ne baisse pas les bras, on crée, on résiste. Les deux premiers spectacles qui ont inauguré la Biennale des écritures du réel témoignent d'un théâtre qui plonge dans les arcanes de nos sociétés, d'un théâtre engagé qui témoigne de l'état du monde.

Avec **À la ligne**, de Joseph Ponthus, mis en scène par Michel André, et **Tijuana**, de la compagnie mexicaine Lagartijas tiradas al sol, on suit le quotidien quasi identique de deux ouvriers pourtant séparés par l'immensité de l'océan Atlantique. À travers le récit de **Joseph Ponthus (seul et unique livre de cet auteur mort trop tôt)**, on découvre l'aliénation du corps soumis aux gestes mécaniques de la chaîne. La fatigue brutissante qui vous plonge dans des sommeils sans rêves ; les chansons que l'on fredonne pour tenir la cadence ; la solidarité aussi.

Julien Pillet endosse avec vigueur le rôle de ce jeune intérimaire dans une usine agroalimentaire bretonne. Avec lui, on éprouve l'épuisement du corps, la souffrance indélébile provoquée par les gestes répétitifs et les horaires décalés dans cet univers concentrationnaire.

Une plongée en apnée dans les usines qui emploient des travailleurs mexicains douze heures par jour

À plusieurs milliers de kilomètres de là, **Tijuana** est une plongée en apnée dans ces usines qui emploient des travailleurs mexicains douze heures par jour, pour 3,50 euros par semaine, et dont les tee-shirts et sweats inondent les marchés occidentaux.

Làzaro Gabino Rodriguez a troqué ses habits d'acteur pour se glisser, incognito, dans la peau d'un ouvrier du textile, à l'instar d'un **Günter Grass dont le livre, Tête de Turc**, racontait son immersion clandestine parmi la communauté turque d'Allemagne pour dénoncer l'exploitation forcée des travailleurs émigrés.

Comme Joseph Ponthus, Làzaro tient un carnet de bord. S'il ne cesse de s'interroger sur la légitimité de son acte, sa description par le menu d'une ville tentaculaire dont les bidonvilles s'étendent à perte de vue fait froid dans le dos. La violence est partout, à chaque coin de rue. Dans cette ville livrée aux patrons des maquiladoras, c'est la loi du plus fort qui règne, la loi de la jungle où chacun tente de survivre, quitte à tuer son prochain.

Deux spectacles passionnants qui donnent le la de cette 7^e édition. Un festival du temps présent, à l'écoute des soubresauts du monde. N'en déplaise aux ministres de la Culture et de l'Économie.

La Biennale des écritures du réel se poursuit jusqu'au 25 mai. Réservations : theatredelacite.com ou 06 14 13 07 49.



La sélection sorties du week-end

LE CHOIX DE LA RÉDACTION

MUSIQUE



Degres

le 22/03 au 6Mic (Aix-en-Provence)

MUSIQUE



Kiosque & Co avec Buffet Sonore, Mazalda et La Cumbia Chicharra

le 23/02 au Kiosque à Musique

THÉÂTRE



À la ligne, feuillets d'usine par la Cie D'ici Demain

les 22 & 23/03 au Théâtre
Joliette, dans le cadre de la
Biennale des Écritures du Réel

CINÉMA



La Fête du court métrage

L'ŒIL D'OLIVIER

23.03.24

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Biennale des écritures du réel



À la ligne © Gilbert Basso

REPORTAGES

Marseille, chambre d'écho des écritures du réel

À Marseille, le Théâtre Joliette accueille la première étape de la septième Biennale des écritures du réel initiée par le Théâtre La Cité, à vivre jusqu'au 25 mai 2024.

23 mars 2024

Pendant plus de deux mois, la cité phocéenne se met à l'heure très contemporaine avec la Biennale des écritures du réel, sur l'instigation du Théâtre La Cité. Pour cette septième édition de l'événement, ce sont plus de vingt lieux qui prennent part à une programmation destinée à mettre en lumière des textes ancrés dans notre réalité, ou dans celle que nous ne voyons pas. C'est au Théâtre Joliette que cet opus 2024 s'est ouvert le 20 mars, là où il se clôturera également le 25 mai prochain. Parmi les premiers rendez-vous de cette biennale, le théâtre marseillais s'est ainsi concentré tour à tour sur les souffrances du monde ouvrier et sur la question migratoire, deux thématiques venues tracer les premiers traits d'un portrait du monde.

À la ligne comme à l'usine

Le bruit n'est pas vraiment désagréable, au premier abord. Quelques coups métalliques, des machines qui tournent à plein régime quelque part au loin, un bruit lancinant qui plane vaguement au-dessus de nos têtes. Mais il ne faudra pas longtemps pour que le son nous écrase tout à fait. On ne l'aura pas senti venir et pourtant on s'y attendait, un peu comme cet homme venu partager son récit, celui d'un intérimaire qui enchaîne les missions en usine en espérant pouvoir un jour s'en passer.

Le corps et la voix sont ceux du comédien **Julien Pillet**, seul au plateau pour porter les paroles — multiples en dépit d'un récit à la première personne — d'un monde ouvrier à bout de souffle. Les mots sont ceux de l'écrivain **Joseph Ponthus**, disparu en 2021, dans cette adaptation de son premier roman autobiographique, *À la ligne*. Dans ce texte comme dans la mise en scène de **Michel André**, pas de place pour les fioritures. Tout espace de liberté a été rongé par le tempo des temps modernes. L'écriture ne se veut pas poétique, elle doit être efficace comme une ligne de production agroalimentaire qui ne laisse même plus le temps de chanter entre collègues.



À la ligne de Joseph Ponthus, mise en scène de Michel André © Gilbert Basso

Pensée comme le *white cube* d'un musée d'art contemporain où les rideaux en plastique opaque ont remplacé les cloisons, la scénographie de **Margaux Nessi** devient le lieu de tous les possibles. Dans cet espace sans véritable frontière cohabitent l'imaginaire et le réel, le mental et le physique, en somme une zone purgatoire comme celle traversée par Ponthus entre la trime et la plume. Ici on expose le travail de l'ouvrier comme les carcasses d'animaux, le tout pendu à des crochets d'où on imagine le sens couler. Dans la lignée des penseurs de la lutte des classes, cette adaptation scénique d'*À la ligne* ouvre une fenêtre rare sur la situation ouvrière de notre siècle. Par extension, c'est tout un pan de notre société qui est ainsi sensiblement mis à nu au plateau.

Portraits sans paysage, acteurs sans frontière



Portraits sans paysage du Nimis Group © B Sparagowska

géopolitique qui régit les relations internationales.

Dans un autre registre, si la thématique migratoire a pris une place prépondérante sur nos scènes ces dernières années, les problématiques qu'elles soulèvent sont loin de nous être exclusivement contemporaines. C'est précisément ce que rappellent les artistes belges du **Nimis Group** au travers de leur spectacle-conférence *Portraits sans paysage*. Retraçant l'historique des politiques de gestion des migrants depuis la Seconde Guerre mondiale, et allant jusqu'à puiser — joliment — dans la peinture du **Caravage** les concepts de charité, les comédiens viennent questionner la

Ce spectacle pourrait prendre place dans n'importe quel autre lieu. La scène de théâtre n'en est de toute façon pas une, la théâtralité elle-même ne vient que ponctuellement et rapidement illustrer certains propos. Fruit d'un long travail de recherches, de rencontres et d'investigations, *Portraits sans paysage* utilise en effet l'art dramatique comme outil d'expression, dans un lieu conçu pour l'écoute. Une fois ce cadre posé, l'essentiel ne tarde pas à s'imposer. Le constat d'un système international défaillant, de montages financiers à base de corruption, d'hypocrisie et de communication vont bon train, au gré des témoignages des uns et des autres qui appuient, parfois avec beaucoup de puissance, sur les dysfonctionnements du monde.

Il reste toutefois difficile de se défaire d'un esprit moralisateur — par ailleurs pleinement affirmé — dans ce format conférence théâtralisée qui prend rapidement le visage d'un manifeste militant. Les associations humanitaires, dans la salle comme à l'accueil du théâtre, rappellent au passage le véritable enjeu de cette représentation : faire entendre la réalité des choses. Ici toutes les frontières ont été gommées, celles entre les états du monde comme celles entre le théâtre et le réel, pour fantasmer un autre possible basé sur l'utopie de la Charte de Palerme — qui considère en substance le droit inconditionnel à la mobilité comme inaliénable. Toujours est-il que ce spectacle prend pleinement sens dans le cadre qui l'accueille. La septième Biennale des écritures du réel s'élançait, entre le port de Marseille et ses docks, dans une dynamique qui lie le théâtre à son actualité.

Peter Avondo, envoyé spécial à Marseille

Biennale des écritures du réel

Un festival organisé par le [Théâtre La Cité](#)

Du 20 mars au 25 mai 2024

À la ligne de Joseph Pontus

Théâtre Joliette les 22 & 23 mars 2024

mise en scène de Michel André

collaboration artistique – Michel André & Julien Pillet

avec Julien Pillet

lumière d'Yann Loric & Jade Rieusset

son de Josef Amerveil

scénographie & costume de Margaux Nessi

accompagnement chorégraphique – Geneviève Sorin

Portraits sans paysage du Nimis Group

Théâtre Joliette les 20 & 21 mars 2024

porteuse de projet – Anne-Sophie Sterck

mise en scène, dramaturgie & interprétation – Jeddou Abdel Wahab, David Botbol, Pierrick De Luca, Tiguidanké Diallo

Tilmant, Fatou Hane, Anne-Sophie Sterck, Sarah Testa en alternance avec Yaël Steinmann & Anja Tillberg en alternance

avec Olivia Harkay & Marion Lory

participation à l'interprétation – Florent Arzac en alternance avec Célia Naver, Nicolas Marty & Lucas Hamblenne

co-mise en scène & dramaturgie – Yaël Steinmann

écriture d'Anne-Sophie Sterck & collective

assistants général Ferdinand Despy & Jean Leroy

création son, régie son & arrangement chant – Florent Arzac

création lumières & direction technique – Nicolas Marty

création scénographique – Val Macé

création costumes – Eugénie Poste

régie plateau Lucas Hamblenne



teaser de Portraits sans paysage du Nimis Group © DR

ZÉBULINE
20.03.24

La Biennale au Théâtre Joliette

Le Théâtre Joliette accueille cette semaine les quatre premières soirées de la septième Biennale des écritures du réel, porté par le Théâtre La Cité. C'est le collectif d'acteurs·ices Nimis Groupe qui ouvre le bal les 20 et 21 mars avec sa deuxième création, *Portraits sans paysage*, fruit d'un long travail d'enquête au sujet des camps de réfugiés dans le monde. Après une multitude de rencontres, le collectif porte au plateau les voix des personnes détenues dans ces camps, et esquisse sur réflexion sur le contrôle social extrêmement fort qui s'y exerce.



Tijuana © Lagartijas Tiradas al Sol

La compagnie Lagartijas tiradas al sol fonde elle aussi son spectacle *Tijuana* (22 et 23 mars) sur un long travail d'enquête mené par l'artiste Gabino Rodriguez. À la manière d'un journaliste d'investigation, il a adopté une fausse identité et s'est rendu à Tijuana, à 20 km de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Il s'est mêlé aux milliers de personnes, ouvriers sous-payés et exploités, qui y viennent dans l'espoir de pouvoir émigrer. Seul sur scène, l'artiste puise dans cette expérience pour interroger la démocratie mexicaine.

Les 22 et 23 mars est aussi jouée *A la ligne*, adaptation théâtrale du livre éponyme de Joseph Ponthus à propos de son expérience d'ouvrier intérimaires dans des usines agroalimentaires en Bretagne, mise en scène par Michel André, responsable artistique du Théâtre La Cité, et interprété par Julien Pillet.

Le 23 mars, Sophie Wamant présentera une étape de création de son spectacle *Macc(h)abées*. Elle incarne sur scène des années d'enquête autour de la mort, des soins et notamment de l'euthanasie. C.M.

20 et 21 mars
Portraits sans paysage

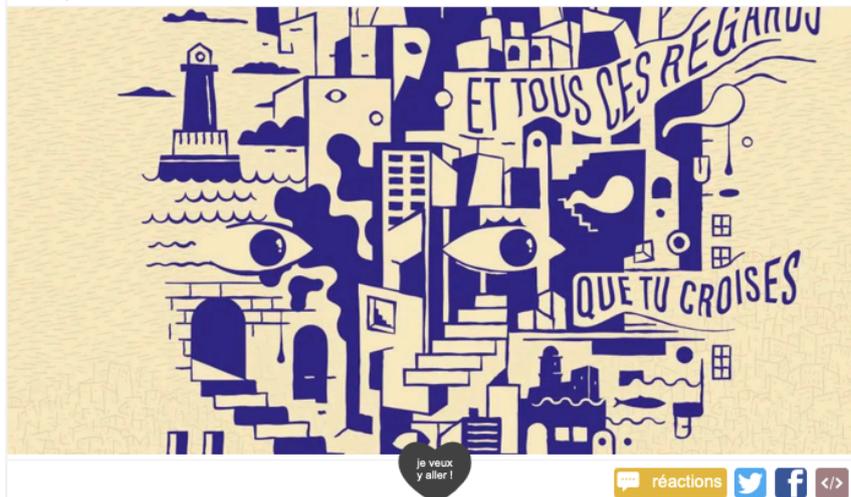
22 et 23 mars
Tijuana et A la ligne

23 mars
Macc(h)abées
Théâtre Joliette, Marseille

Biennale des écritures du réel

Du 20/03/2024 au 25/05/2024 - Marseille - Centre ville - 18 * 24 km/h

Publié par Pauline . le 20/03/2024



La Biennale des écritures du réel se déploie sur deux mois, proposant une cinquantaine d'événements variés dans plus de vingt lieux partenaires à Marseille.

Depuis sa création en 2012 par le Théâtre La Cité, la Biennale des écritures du réel s'est imposée comme un rendez-vous incontournable à Marseille, où l'art, la politique et la société entrent en dialogue.

Théâtre engagé et participatif

Ce festival incarne une vision de théâtre engagé et participatif, explorant de nouvelles dynamiques entre artistes et chercheurs, auteurs, enseignants, habitants et jeunes publics. Les écritures du réel, entre paroles, récits et poèmes, nous convient à une exploration où le politique et le poétique se rencontrent, nous invitant à questionner le monde à travers le regard des autres.

Du mercredi 20 mars au samedi 25 mai 2024, cette Biennale se déploie sur deux mois, proposant une cinquantaine d'événements variés - théâtre, danse, littérature, cirque, cinéma, conférences, ateliers et scènes partagées - dans plus de vingt lieux partenaires à Marseille.

S'inspirant des activités du Théâtre La Cité, la Biennale travaille avec les publics et les territoires à l'intersection du voir et du faire. Ce festival est le fruit de dix créations partagées avec les habitants, valorisant leurs récits souvent oubliés. **Trois journées festives et participatives** sont également prévues, construites avec les partenaires et les habitants des quartiers où la Biennale est implantée.

Les rendez-vous artistiques et participatifs se déroulent dans différents quartiers de la ville, du centre aux quartiers périphériques, en passant par La Viste, Consolat, La Rouguière et La Valbarelle.

La Biennale propose également des ateliers de pratique artistique et des actions de médiation culturelle, adaptés aux besoins des publics accompagnés par les partenaires socio-éducatifs.

Biennale des écritures du réel, trois traversées thématiques

La programmation de cette septième édition se découpe en trois traversées thématiques, chacune explorant un aspect différent du réel, du je au nous, de l'intime au politique :

Traversée #1 : (Se) dire - du récit individuel aux échanges collectifs

Traversée #2 : Renverser - comprendre et déconstruire les structures sociales

Traversée #3 : Faire nous - explorer ce qui nous rassemble et nous différencie, en famille, en couple, en groupe

[Téléchargez le programme](#)

RADIO GRENOUILLE

20.03.24

Le nez dehors

<https://www.radiogrenouille.com/tous-les-programmes/le-nez-dehors/>

Interview de Magda Bacha

The screenshot shows the website for Radio Grenouille 88.8. The top navigation bar includes links for 'Ré-écouter', 'Actualités', 'Programmation', 'Grenouille Euphonia', 'facebook', and 'instagram'. A search icon is also present. Below the navigation bar, there is a dark bar with a pink 'écouter' button, a 'EN DIRECT' indicator, and a link to 'Audiometric 2024-03-18 - Link'. A small text 'C'était quoi ce son ?' is visible on the right.

Accueil > Ré-écouter > art&culture > Le Nez Dehors

Le Nez Dehors

GRENOUILLE-EUPHONIA | EN DIRECT TOUS LES MERCREDIS | 12H-13H30

Une émission préparée par l'équipe de la Grenouille, pour faire entendre les voix de celles et ceux qui agissent, résistent et continuent à créer en ces temps troublés, menacés d'être confinés.
La radio reste d'autant plus un espace de création, d'échanges et de rencontres, ici en direct du studio ou d'ailleurs, le nez dehors et les cheveux au vent, oreilles déployées vers les lieux et les personnes en action, musiciens, habitants.e.s, créatrices, créateurs, activistes.
Une occasion de s'imprégner des multiples projets portés par la Grenouille et ses compagnons.

Approchez-vous de votre radio, montez le son de votre casque, on s'occupe de votre mental pendant 1h, oreilles au vent et osez le Nez dehors.

Technique-Réalisation : Djilali Hammiche et Alexandre Simonini

HOTTELLO

18.03.24

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

Portraits sans paysage, conception Nimis Groupe.



Portraits sans paysage, conception Nimis Groupe, avec Jeddou Abdel Wahab, David Botbol, Pierrick De Luca, Tiguidanké Diallo Tilmant, Fatou Hane, Anne-Sophie Sterck, Sarah Testa, Anja Tillberg.

Le Nimis Groupe est un collectif d'acteurs originaire de Wallonie, réuni par « la nécessité d'interroger les politiques migratoires de l'Union Européenne », qui a créé un premier spectacle, « Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut être pas vu » en 2016. « Portraits sans paysage » prolonge leur réflexion sur les politiques migratoires en la fondant sur un travail d'enquête minutieux auprès d'acteurs de l'accueil et de la rétention de personnes émigrées.

Les acteurs du Nimis Groupe viennent de France, de Belgique mais aussi d'Afrique, ce qui permet de multiplier les scènes véridiques où les ressortissants des deux continents s'opposent. Les acteurs blancs incarnent essentiellement des fonctionnaires de la machine administrative des pays d'accueil, d'organisations internationales non gouvernementales, ou du Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU. Les actrices noires incarnent les réfugiées. Chacun dans son rôle même si le transfuge d'une situation à l'autre est aussi représenté avec l'auteur, interprète et assistant social, Jeddou Abdel Wahab.

Les scènes se succèdent puisées dans les témoignages collectés où à chaque fois ressort le décalage entre les espoirs des migrants et la réserve froide des fonctionnaires. Les conditions de vie des centres de rétention administrative sont dénoncées sans parler des hot spots à Lesbos et aux marges de l'Europe.

Le thème des migrations s'impose logiquement dans le théâtre aujourd'hui, rappelons Dispak Disparc'h actuellement au Monfort Théâtre, de Tiago Rodrigues à l'Agrupacion Senor Serrano, et de nombreuses créations-témoignages sur des formats plus intimistes.

L'originalité de celui du Nimis Groupe est d'introduire humour et distance sur un sujet qui ne s'y prête pas pour faire mieux ressortir la cruauté et l'absurdité de certaines situations.

Un jeu de balance à deux répété pour faire ressortir l'asymétrie des relations nord sud. Des scènes de groupe assez réussies comme une reproduction vivante du tableau du Caravage « les Sept Oeuvres de miséricorde » ou bien l'événementiel orchestré pour le contrat de financement des moyens d'accueil de migrants en Turquie avec un Erdogan, satisfait du marché, rayonnant devant le gotha politique et économique des pays riches.

Mais l'humour et des comédiens persuasifs comme Tiguidanké Diallo ou Pierrick de Luca n'arrivent pas à combler les lacunes d'un spectacle à l'emporte-pièce et dont la forme désinvolte est parfois très appuyée.

Surtout, le fait d'avoir focalisé le sujet sur les errements des administrations étatiques, sur le rôle forcément ambigu des ONG qui gèrent les centres, sur la dénonciation du business de l'humanitaire sans jamais défendre le fond, voire d'omettre le travail mené par de nombreuses associations, pose problème alors que le populisme ou pire, l'extrême droite, est aux portes du pouvoir en Europe, et verrait d'un très bon œil une réduction drastique des conditions d'accueil des migrants.

Comme ce spectacle est friand de proverbes à bon compte, on pourrait dire à son encontre : « Gardons-nous de jeter le bébé avec l'eau du bain ».

Louis Juzot

Spectacle vu le 17 mars au **Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine**. Les 20 et 21 mars au **Théâtre Joliette**, dans le cadre de la **Biennale des écritures du réel, à Marseille**. Du 8 au 14 avril, au **Festival de Liège**.

France BLEU PROVENCE
19.03.24

L'invité d'ici

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-invite-d-ici>

Interview de Michel André

Une personnalité, avec une belle histoire ou initiative à raconter.

Tous les épisodes



**Les Ecritures du Réel du 20 mars au
25 mai à Marseille**

Le 19 mars 2024



05 min

France BLEU PROVENCE_ 17.03.24

Ça bouge en Provence

<https://www.francebleu.fr/emissions/ca-bouge-en-provence>

Interview de Magda Bacha



Ça bouge en Provence

Le 17 mars 2024



04 min

Quand la poésie surgit du réel

BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL. La manifestation propose 70 rendez-vous, danse, théâtre, cirque, rencontres, du 20 mars au 25 mai dans 23 lieux à Marseille. Plusieurs pièces ont été imaginées avec la participation de Marseillais.

Cirque, danse, poésie, théâtre, rencontre, quelle que soit leur forme, les spectacles de la 7^e édition de la Biennale des écritures du réel portent un regard "incisif" sur le monde présent, en particulier sur l'écologie. Nombre de ses spectacles sont aussi "fabriqués" avec la jeunesse marseillaise. "L'idée n'est pas seulement de voir, mais de participer à un spectacle, insiste Michel André, directeur du théâtre de la Cité, porteur de la Biennale. J'espère que ces propositions seront utiles dans cette ville". Ces deux mois de programmation s'ouvrent mercredi 20 et jeudi 21 mars au théâtre Joliette avec *Portraits sans paysage* du Nimis groupe, fruit de plusieurs années de travail documentaire sur les camps de réfugiés, et par *À la ligne, feuillets d'usine*, journal de bord d'un travailleur intérimaire dans l'agroalimentaire, vendredi 22 et samedi 23 mars.

Artistes et chercheurs sur la thématique écologique

Artistes et chercheurs se croiseront ainsi sur la thématique écologique. François Gemenne, chercheur spécialiste des migrations climatiques et rapporteur du Giec, donnera une conférence théâtralisée, *Le pas de l'autre*, mercredi 10 avril à la Friche. Le dessinateur Étienne Davodeau, qui s'est questionné sur les déchets qu'on enterre dans *Le Droit du sol*, rencontrera le public jeudi 2 mai à la bibliothèque Alcazar. D'autres rendez-vous en appellent à la participation des Marseillais. *La révolte du vivant* est une joute oratoire entre



Le duo "Rideau de frères" aborde la rivalité entre l'Algérie et le Maroc, à voir les 23 et 24 avril à La Friche. (PHOTO DANSGÉT)

trois classes de lycéens marseillais. "Un groupe représente les arbres, les oiseaux, les cornus, un autre groupe les pays et les gouvernements. Les premiers somment les seconds d'agir face au changement climatique et à la destruction des écosystèmes", explique Michel An-

dré. Une performance à découvrir mercredi 10 avril à La Friche. Samedi 27 mai, sous le titre *Puissances du Nord*, une journée dédiée aux cultures urbaines se déroulera au cœur des quartiers de La Viste et Consolat-Ruisseau-Mirabeau (15^e), avec, notamment,

la participation du rappeur Fahar.

La danse se taille toujours une belle place à la Biennale. Bouziane Bouteldja, directeur de DANSGÉT, a imaginé *Rideaux de frères*, duo sur la rivalité entre le Maroc et l'Algérie, les 23 et 24 mars à la Friche. Il présentera aussi *Du bitume*

à la scène, fruit d'ateliers menés avec des jeunes marseillais, mardi 23 et mercredi 24 avril à la Friche. Ex-danseuse principale de l'École de samba Vila Isabel au Carnaval de Rio, Maryam Kaba est une performeuse hors normes aujourd'hui installée à Marseille et artiste associée au Ballet national de Marseille. Elle présentera deux spectacles, *Entre mes jambes et fote ultralucidé*, jeudi 25 avril à Klap Maison pour la danse. La Biennale offre ainsi une scène à plusieurs artistes régionaux. Muerto Coco se questionnera sur la parentalité dans *Pour en finir avec l'origine du monde* mercredi 15 et jeudi 16 mai au Couvent. Le slameur Iraka combattra son *Surmoi*, vendredi 29 mars au Théâtre La Cité. L'auteur-metteur en scène Charles Éric Petit s'inspirera de l'histoire de deux footballeurs passés de concurrents à amis dans *Bestiaux!* vendredi 5 avril, également au Théâtre La Cité. Julie Villeneuve, fidèle de la Biennale où elle avait créé *Como* sur la relation avec son chien - coup de cœur de la rédaction - est de retour avec *À l'ombre des soleils éteints*.

Parmi les propositions les plus poignantes, la circassienne Alice Barraud jouera *Au mauvais endroit, au mauvais moment*, jeudi 18 avril à La Friche; cette acrobate-voltigeuse blessée au bras lors des attentats du 13 novembre 2015, raconte sa reconstruction. Quand la poésie surgit du réel.

Marie-Eve BARBIER

Du 20 mars au 25 mai. Toute la programmation sur theatrelacite.com, trois euros à 22 euros. 04 91 53 95 61/06 14 13 07 49.

ZÉBULINE

13.03.24

13 au 19 mars 2024 - Zébuline l'heβδο # 60



Théâtre de la Cité

Le réel s'écrit dans la ville

DxASPORIK
Une nouvelle rubrique
proposée par l'association Anchrages

Événements

- 2024 : Année Mistral [p.III]
- La chanson d' *Avec le temps* [p.IV]
- De l'Art et du design à Polaris [p.VI]

On y était

- *Orphée* à Toulon : beau et décalé [p.X]
- Alexandre Dumas défriché [p.X]
- + de genres : ouverture décapante [p.XI]

Écrire notre réel, ensemble

Le 20 mars s'ouvrira la 7^e Biennale des Écritures du réel, pour deux mois de spectacles, concerts, projections, débats et créations partagées. Entretien avec Laura Falzon, responsable de la programmation et de communication au Théâtre La Cité

Zébuline. Comment définiriez-vous les écritures du réel ?

Laura Falzon. Ce sont des écritures qui partent des gens, de récits de soi et d'histoires vécues. Elles naissent d'une volonté de questionner l'état de nos sociétés et l'ordre du monde, et engagent la vision d'un artiste, d'un auteur ou d'un chercheur qui pose sur le monde un regard sensible et poétique mêlé de politique.

Comment ont été pensées les trois grandes traversées autour desquelles s'articulent la programmation ?

Les traversées, c'est vraiment un fil rouge, une dialectique, une entrée possible dans la programmation. Elles sont conçues pour dérouler un chemin, de la première « Se dire » à la dernière « Faire nous ». L'idée est d'entrer dans la programmation par le récit de soi, qui est la matière initiale des écritures du réel. Cette première traversée propose surtout des solos intimes, des histoires vécues qui questionnent la manière dont advient la construction de soi au sein du corps social et de la société. La deuxième, « Renverser », élargit la focale pour venir interroger des enjeux plus globaux, politiques, sociétaux, contemporains. Ce mot évoque à la fois l'affrontement, le détournement, le chan-

gement de perspective pour comprendre et parfois détricoter les systèmes qui régissent nos sociétés. Le croisement art-science est très présent sur cette traversée-là, avec des rencontres, des conférences, des formes hybrides, qui vont inviter à croiser les regards d'artistes et de chercheurs et chercheuses.

La troisième traversée est une tentative de dépassement par le « nous ». Il s'agit de questionner la manière de faire du collectif à l'heure des individualités reines, un appel à l'action collective. Cette troisième traversée est marquée par des créations partagées, des scènes ouvertes, des journées immersives. L'idée est d'inviter chacun à ajouter sa pierre à l'édifice.

Il y a plusieurs « journées festives et partagées » dans cette édition. En quoi consistent-elles ?

Nous voulons amener des programmations pluridisciplinaires dans des lieux non dédiés, vers des territoires qui, très souvent, en restent éloignés. On sera toute une journée dans les quartiers Nord de Marseille, avec une programmation plurielle qui mêlera à la fois des pratiques non professionnelles avec une scène ouverte, par exemple, et puis les spectacles professionnels. On partagera aussi un goûter préparé par les



MEMM - au mauvais endroit au mauvais moment © Jerome-Heymans

habitants et encadré par l'association du Bouillon de Noailles. C'est une autre manière de tisser des programmations. On expérimente aussi pour la première fois des programmations partagées, avec Cap à l'Est. On a proposé à des complices, qui suivent l'acti-

tivité du théâtre et de la biennale depuis un moment, de choisir une programmation et de participer à l'organisation d'une journée.

ENTRETIEN RÉALISÉ
PAR CHLOE MACAIRE

7^e Biennale des Écritures du réel
Du 20 mars au 25 mai
Divers lieux, Marseille

Trois programmes

La biennale s'ouvrira le 20 mars au Théâtre Joliette avec

Trois programmes

La biennale s'ouvrira le 20 mars au Théâtre Joliette avec *Portraits sans paysage*, fruit d'une enquête menée par les acteur-ice-s du **Nimis Groupe** sur la question des camps de réfugiés dans le monde. Cette première soirée, organisée en partenariat avec SOS Méditerranée, initiera une réflexion autour des migrations à laquelle participeront d'autres spectacles de la première traversée, comme *Tijuana* (22 et 23 mars) de la compagnie mexicaine **Lagartijas tiradas al sol**, ou encore *Pirates* (27 mars), lecture performée de **Mohamed Bouadla**, **Manon Davis** et **Luanda Siqueira**. Aura également lieu une projection du film *Leur Algérie* de **Lina Soualem** à La Baleine le 28 mars.

« Se dire » abordera aussi la condition des ouvriers dans les usines avec *A la ligne* (22 et 23 mars), mis en scène par le responsable artistique du Théâtre de la Cité **Michel André**, et proposera des étapes de création de *Macc(h)abées* de **Sophie Wamant** (23 mars) et de *SurMoi* de **Irakl** (le 29 mars).

Le 26 mars aura lieu la première soirée de la traversée « Renverser » avec *La visite curieuse et secrète* de **David Wahl**, qui sera suivie d'une rencontre entre l'artiste et la navigatrice **Capucine Trochet**.

C.M

Nouvelles données

Continuer le très ancien dialogue entre poésie et politique, tel est le programme de la septième édition de la Biennale des Écritures du Réel, sous-titrée « Et tous ces regards que tu croises ». Une invitation à se tenir au plus près des êtres et des vies que l'on croise tous les jours pour tenter d'en percevoir l'inépuisable complexité.

Les écritures du réel sont souvent des histoires vécues, des expériences de vie racontées à quelqu'un qui écoute ; c'est une écriture de la relation. C'est le regard des uns vers les autres et vice versa, générant une curiosité vivifiante, qui construit une écriture. Tenter de séjourner dans ces regards, d'étirer le temps, d'ouvrir des espaces qui nous permettront de nous croiser, de nous rencontrer durant la programmation, cette année foisonnante et d'une grande richesse.

Le Théâtre La Cité est une fabrique artistique et citoyenne en interaction constante avec la ville et ses habitants, où il s'agit de sortir des espaces culturels assignés pour montrer des créations partagées entre artistes professionnels et amateurs et d'exposer la porosité entre les mondes de l'art, de l'éducation et des sciences humaines.

Cela suppose que l'artiste s'engage dans une voie qui n'est pas évidente, dans une écriture où il faut faire un petit pas de côté pour être vraiment à l'épreuve du réel, voir comment arriver à de nouveaux dialogues, plus complexes, pour inviter les gens à s'ouvrir à d'autres points de vue, amener à une dialectique, élargir les tensions actuelles.

De fait, si le spectacle vivant est au cœur de la programmation, de nombreuses rencontres et conférences permettront de nourrir notre pensée pendant les deux mois que durera la Biennale.

C'est autour de trois grandes traversées, chacune traçant un chemin dans le réel, du « je » au « nous », de l'intime au politique que s'organise cette septième édition.

Premièrement, « Se dire » : au départ, ça commence par un *Je*. Et puis, d'autres voix surgissent en chemin. De récit en récit, des petites aux grandes histoires, des vies se croisent et se répondent comme par exemple dans *À la ligne - Feuilletts d'usine*, le spectacle de Michel André, adaptation du récit de l'expérience d'un homme épris de poésie, obligé de travailler sur une chaîne de production dans une conserverie puis un abattoir et qui dit que pour survivre, il faut rire de l'absurdité du travail, ne jamais regarder l'horloge. Une tragi-comédie proche des *Temps modernes* de Charlie Chaplin (les 22 et 23 mars à 19h).



À la ligne - Feuilletts d'usine de Michel André

Deuxièmement, « Renverser » : inverser nos perspectives, démonter les grandes machines qui régissent nos sociétés, aller à la rencontre des paroles et des luttes qui tentent de transformer notre rapport au monde et au vivant. Dans cette catégorie, *Le Parlement des choses* de Abdelkarim Douima et Eveline Wojak imagine une conférence internationale envahie par un groupe d'étudiants renversant les règles du jeu, prenant la parole au nom du vivant pour sommer les gouvernements d'agir face au changement climatique et à la destruction des écosystèmes. Au croisement des sciences humaines et du geste artistique, trois classes de lycéen-nes se sont emparées de ce scénario de départ : qu'en auront-ils fait ? Réponse le 10 avril à 16h et 19h30.

Troisièmement, « Faire nous » : identifier ce qui nous rassemble, ce qui nous sépare, explorer la question du lien par la danse et la création collective. Comment faire famille, faire couple, faire troupe aujourd'hui ?

À l'ombre des soleils éteints, la création partagée de Julie Villeneuve avec son camping-car au cœur du Centre hospitalier Valvert, accueillant des êtres du dedans et du dehors, des mots retenus, des discussions métaphysiques, poétiques, tentera d'y répondre à sa manière polymorphe, ouverte à tous, dans une danse contre l'ennui, contre l'oubli, à la recherche de la beauté, convulsive ou apaisée, avec la participation des patients, de l'équipe soignante du Centre Valvert et des habitants du territoire (le 4 mai à 15h30).

Quarante-deux autres propositions attendent leurs spectateurs tout au long des deux mois que durera cette édition 2024 de la Biennale des Écritures du Réel, cela dans de nombreux lieux de notre radieuse cité.

OLIVIER PUECH

Biennale des Écritures du Réel : du 20/03 au 25/05 à Marseille. Rens. : www.theatrelacite.com/biennale-7

INTERVIEW EXPRESS



D.R.

« Les écritures du réel partent d'une attention au monde »

La Biennale des écritures du réel se tiendra du 20 mars au 25 mai à Marseille. **Laura Falzon** est responsable de la programmation aux côtés de Michel André, codirecteur du Théâtre la Cité. **Recueillis par Nicolas Dambre**

Les décroissements sont caractéristiques de la Biennale...

En effet. Entre artistes professionnels et habitants du territoire, par exemple avec des créations partagées entre un metteur en scène ou un chorégraphe, comme Bouziane Bouteldja avec de jeunes amateurs. Ils donneront à la Friche la Belle de Mai un spectacle encadré par le chorégraphe, qui proposera le même soir un duo. Des décroissements entre territoires. Le Théâtre la Cité est au centre de Marseille mais il travaille sur la durée et en immersion, notamment dans le Nord et l'Est de la ville. Nous investirons, par exemple, le centre hospitalier Valvert le 4 mai, avec, entre autres, une création partagée de Julie Villeneuve. L'objectif est

aussi de proposer une offre artistique dans des quartiers qui en sont éloignés et dans des lieux non dédiés, tout en y récoltant les pratiques artistiques. Ce sera le cas avec une des trois journées festives et partagées dédiée aux cultures urbaines dans les quartiers Nord avec le rappeur Fahar.

Qui en sont les partenaires ?

Beaucoup d'acteurs du champ socio-éducatif : des centres sociaux, la protection judiciaire de la jeunesse, les mairies de secteur, Groupe addap13 [*accueil de mineurs non-accompagnés*, NDLR], des établissements scolaires... Ces journées sont un moment de visibilité d'un travail de lien doucement tissé avec des quartiers depuis deux ans. Les lycéens sont aussi très mobilisés.

La biennale croise les genres ?

Nous opérons des décroissements entre disciplines, avec du théâtre, de la danse, de la musique, mais aussi entre artistes et chercheurs, comme pour *La Conf'*, spectacle de clown qui implique une spécialiste des sciences de la durabilité, en partenariat avec l'Institut de recherche pour le développement. Les écritures du réel partent d'une attention au monde, aux personnes, aux vies intimes ou invisibilisées... Les formes sont multiples : spectacles, rencontres, ateliers, événements participatifs, scènes ouvertes, journées festives... Plus d'une soixantaine de propositions seront présentées dans une vingtaine de lieux. Côté opérationnel, nous sommes une équipe de sept femmes, toutes âgées de moins de 30 ans. ●

CULTURE

Théâtre et danse s'inscrivent dans la cité phocéenne

ARTS MULTIPLES

La septième édition de la Biennale des écritures du réel, qui propose 70 rendez-vous dans la ville du 20 mars au 25 mai, a dévoilé son menu.

Un « festival du présent, à l'écoute des secousses de notre monde », résume l'équipe du théâtre de la Cité, espace théâtral situé sur la rue Edmond Rostand (6^e) qui porte la Biennale des écritures du réel. Entre les 20 mars et 25 mai, 70 propositions sur une vingtaine de scènes, où les zones sismiques se multiplieront. Première d'entre elles prévue au théâtre Joliette, où le Nimis groupe décortiquera « les rouages du travail humanitaire qui se déploie dans la plupart des camps du monde ». Une immersion où cette troupe se « mêle sur scène » à des témoins tels que des détenus, des psychologues, des avocats, des hébergeurs ou des policiers. Autre secousse affrontée par la biennale, « l'écologie avec un temps fort à la Friche Belle de Mai », souligne le directeur artistique et metteur en scène Michel André. Au menu, le 10 avril, *Le parlant des choses* où trois classes de lycée questionnent le monde animal « au croisement des sciences humaines et du geste artistique », ainsi que la « conférence théâtralisée » *Lepas de l'autre* qui réunit chercheur et spécialiste autour de « la catastrophe climatique ».

En mouvement

« On est aussi beaucoup sur la question du corps et de la danse », précise Michel André. Klap Maison pour la danse abritera, le 25 avril, deux créations de la chorégraphe Maryam Kaba : *Jolie ultralucide*, dans lequel cette artiste associée au Ballet national de Marseille évoque « le réapprentissage de la joie et la transformation de soi » aux côtés d'une dizaine de femmes. Mais aussi *Entre mes jambes*, où cette danseuse « revisite les émotions brutes vécues lors de l'agression sexuelle » de ses 6 ans, et « la possibilité de la danse comme thérapie ». À la Friche, le chorégraphe Bouziane Bouteldja présentera, lui, un duo fusionnel de breakdancers, algérien et marocain, dans *Rideaux de frères*. Une danse également présentée au centre social Del Rio, à la Viste, le 27 avril, date à laquelle la biennale proposera des spectacles, puis un concert de Fahar, moitié du duo de rappers mythique Puissance nord.

Philippe Amsellem



1



2



3



4

1 - Dans « Rideaux de frères (Khawa, Khawa) », Med Medelsi et B-Boy Nona illustrent le profond respect entre un Marocain et un Algérien en dépit de la rivalité qui oppose leurs pays.

2 - Le théâtre Joliette accueille les 22 et 23 mars « Tijuana », dans lequel Lazaro Gabino Rodriguez rend compte de son expérience d'ouvrier mexicain au pays de l'Onclé Sam depuis cette ville-frontière explosive.

3 - « Entre les jambes », une performance libératrice de Maryam Kaba sur le traumatisme vécu dans son enfance. A voir à Klap Maison pour la danse, le 25 avril.

4 - Acrobate-voltigeuse blessée lors des attentats de Paris en 2015, Alice Barraud dévoile ses plaies dans « Au mauvais endroit, au mauvais moment », le 18 avril à la Friche.

PHOTOS DANSEY, LAGARTIA, TIRADAS AL SOL, SARAH MAKARINE ET JEROME HEYMANS

Femmes victimes de violence, le pouvoir de la danse

Par Marie Le Marois, le 22 février 2024
Journaliste



"Sur scène, une dizaine de femmes déambulent le long d'un tracé. Maryam Kaba danse parmi elles, tentant de les faire dévier de leur ligne. Les guidant comme elle a été guidée, elle leur apprend à oser, oser sortir des trajectoires toutes tracées pour trouver le chemin qui leur est propre", in Biennale des écritures du réel #7 @Marcelle

La danseuse emblématique Maryam Kaba, artiste associée au Ballet national de Marseille, fait danser 18 femmes de la Maison des Femmes rattachée à l'AP-HM. Grâce à la danse, elles ne sont plus victimes de violences, mais interprètes d'un spectacle présenté au Festival de Marseille : "Joie UltraLucide". Cette co-création, qui s'appuie sur la danse Afrovibe, participe à la reconstruction de soi. Son ambition est d'être dupliquée avec d'autres femmes dans toute la France.

Le Ballet national de Marseille (BNM) se dresse tout de béton vêtu au milieu du parc Henri Fabre. Son sous-sol est un entrelacs de studios de répétition. Dans l'un deux dansent 18 femmes devant le miroir mural, dirigées par l'énergique Maryam Kaba. Elles sont un kaléidoscope d'âges, de physiques, de milieux et de cultures. Certaines ont le rythme chevillé au corps, d'autres non.

Leur socle commun est la violence vécue et la volonté d'aller mieux. Toutes sont suivies par la Maison des Femmes dont la particularité est d'offrir une prise en charge globale – médicale, sociale, juridique et psychique. L'atelier danse appartient à ce quatrième versant. « Mais ce n'est pas de la danse pour la danse. Elle rentre dans un processus de réparation qui vise à la reconstruction de l'estime de soi de la personne. Et ensuite de l'autonomie », détaille le Dr Sophie Tardieu, l'une des cinq fondatrices de cette structure ouverte en janvier 2022 à l'hôpital de La Conception (**bonus**).

◆ **Depuis deux ans, la Maison des Femmes Marseille a pris en charge 540 femmes dans un de ses trois parcours de soin : femmes victimes de violences, victimes de mutilations sexuelles ou enceintes en situation de violences. Un parcours dure entre deux et trois ans.**

Donner la parole aux femmes victimes de violence



La création «*Joie UltraLucide*» mêle des passages chorégraphiés et improvisés à des lectures de «*Vieille Fille*» de Marie Kock, autrice (à gauche sur la photo). Chorégraphe Maryam Kaba. Dramaturge Pina Wood · ©Marcelle

l'aider dans son projet ambitieux, cette Franco-Ivoirienne a associé Marie Kock, une auteure-amie dont elle apprécie les textes « forts ». Son dernier livre, "[Vieille fille : Une proposition](#)", évoque toutes ces femmes qui ne rentrent pas dans les cases, « comme moi ». Ensemble, elles ont écrit la trame de la pièce "*Joie UltraLucide*". Joie, non comme un état de béatitude, mais « comme une décision, un outil de lutte ». Joie comme « une pulsion de vie, au même titre que la colère ».

L'atelier danse, le seul hors les murs, a débuté en septembre 2023. Il est à l'initiative du BNM et de son artiste associée (2022-2024), Maryam Kaba. « J'avais envie de faire danser les femmes et de leur donner la parole », assène cette danseuse solaire et énergique. Elle estime qu'on ne les entend pas assez, « surtout ces femmes-là ».

En réalité, son idée de départ est de les faire monter sur scène. Pas du tout dans le style « fête de la MJC », non. Ce sera un spectacle d'envergure donné dans le cadre tout aussi prestigieux du BNM lors du Festival de Marseille. Pour

Puissance avec l'Afrovibe

La chorégraphie, contemporaine, s'appuie sur l'[Afrovibe](#), une "danse-fitness" lancée par Maryam Kaba en 2013 à partir des danses africaines, Afro-Caribéenne et Afro-Brésilienne. Elle se focalise sur la libération du bassin et l'ancrage à la terre. « Elle donne du "power" », résume cette originaire de Vitry-sur-Seine, qui a conquis Paris, Rio de Janeiro et Marseille avec son concept et sa capacité à embarquer les foules. « Elle est capable de faire danser n'importe qui et de créer des chorégraphies n'importe où elle déboule », intervient Marie Kock.



Maryam Kaba (à droite) a créé en 2013 l'Afrovibe, une danse qui exulte et libère. Cours sur la Corniche, à Marseille, à chaque événement «La Voie est Libre»
©Marcelle

Les trois premiers mois, une quarantaine de femmes ont participé à leur atelier, avec plus ou moins d'assiduité en raison des problématiques de chacune. « Mais par rapport à l'absentéisme à La Maison des Femmes, le taux de présence a été excellent », insiste Emilie, une des bénévoles qui accompagne les participantes au BNM et garde leurs enfants en bas âge à l'étage. En janvier, l'atelier a pris une autre tournure. En vue du spectacle, les participantes devaient s'engager non plus pour un, mais pour trois mardis par mois et une semaine en avril. Les deux créatrices s'attendaient à cinq participantes, 18 se sont embarquées dans l'aventure.

*“Le mouvement libère les corps, combat les stéréotypes, rayonne, vibre haut, milite par la joie et transforme »,
Maryam Kaba*

Et libération



À la croisée entre l'intime et le collectif, «Joie UltraLucide» s'interroge sur le réapprentissage de la joie et invite à la transformation de soi. ©Emeline Daveau Taipei

Parmi elles, Sabrina. Cette brunette, tee-shirt blanc XXL sur un legging bordeaux, a tout de suite été partante lorsqu'elle a intégré en septembre le parcours de soin de la Maison des Femmes, aiguillée par son ORL. Elle savait les bienfaits de la danse. « J'en avais fait au lycée, ça m'avait énormément aidée ». Elle ne connaissait pas en revanche le yoga, dispensé par Marie Kock à chaque début d'atelier. « Le yoga me connecte à moi-même et à mes émotions », confie Sabrina, lors d'une pause. Quand c'est un jour sans atelier et qu'elle se sent

seule, elle reproduit les respirations, « pour le stress ». Cette jeune trentenaire aime « tellement » les mardis qu'elle ne peut plus s'en passer. La danse lui permet d'évacuer tout, la tristesse comme la joie. « Parfois on crie. C'est tellement libérateur ! » lâche-t-elle.

Durant l'atelier, l'émotion est libre d'aller et venir, et l'humeur d'être partagée. Certaines se livrent au grès des pauses, d'autres jamais. Il y a eu des larmes, des « je me sens nulle aujourd'hui » et des « je ne me sens pas à ma place ». Mais l'atelier n'est pas un groupe de parole, ni un espace thérapeutique. Il n'est pas non plus question pour Marie Kock et Maryam Kaba de raconter leurs traumatismes dans leur création. « Elles peuvent exprimer l'intime sans l'exposer », insiste l'auteure. Et la transformer en « matière artistique ».

◆ **«Joie UltraLucide». Étape de création le 25 avril au KLAP Marseille / Biennale des écritures du réel #7. Création les 22 et 23 juin au BNM / Festival de Marseille.**

Une voix collective

Ainsi, au BNM, Sabrina et ses paires sont considérées non comme des victimes de violence, mais « des artistes ». « Ce sont des interprètes », insiste Maryam Kaba. Cette ancienne championne de France GRS les dirige avec Marie Kock, tout en se nourrissant de ce que ces femmes produisent lors des exercices. Un mouvement ou un son vient imprégner la chorégraphie. "Joie UltraLucide" est « un organisme vivant », il ne cesse d'évoluer.

Autre particularité : les deux créatrices dansent aussi, un choix motivé par plusieurs raisons : « Marie et moi avons été aussi victimes de violences, nous aussi on se met à nu et on exprime », raconte la chorégraphe qui confie avoir « pleuré » lors de la séance de yoga le mardi précédent. L'autre raison est qu'elles ne souhaitent pas laisser ces femmes en situation de vulnérabilité seules sur scène. « Ce serait terrorisant », ajoute l'autrice qui veut porter une voix collective. Elles ne sont plus Bruna, Hélène, Manon, Myriam, Fifi, Maryam ou Marie. Elles sont toutes au même niveau. Font corps. Sont "une".



Maryam Kaba / spectacle solo "Entre mes jambes" donné au Klap le 25 avril dans le cadre de la Biennale des écriture du réel #7, ©Sarah Makarine

« Danser a été une manière de survivre, de vivre et de me réjouir au quotidien » Maryam Kaba

D'autres Maisons des Femmes



L'ambition de Maryam Kaba et Marie Kock est de poursuivre l'aventure «Joie UltraLucide » partout en France avec d'autres femmes violentées, mais aussi sans domicile fixe et détenues. ©Emeline Daveau Taipei.

Dr Sophie Tardieu, la cofondatrice, d'ajouter lors d'une répétition : « Je suis frappée par leur présence, leur intérêt pour le projet. Et la nouvelle force qui se dégage d'elles ». Le pouvoir du groupe entre en jeu, mais aussi le rayonnement du BNM. « Le fait d'être dans un univers de danseurs, dans ce bâtiment impressionnant, rentre dans leur reconstruction. Dans leur "empowerment" (autonomisation, NDLR) ».

À observer ces 18 femmes chalouper en rythme sur une musique afro, le corps exultant et le sourire radieux, on croit en la capacité réparatrice de la méthode Kaba et Kock. ♦

Sabrina a été surprise par le groupe : « On est toutes fragiles. Mais quand on est ensemble, toutes soudées, on est des "warriors" ». Elle est ravie du spectacle et en même temps l'appréhende, « car ça veut dire que c'est la fin des ateliers ». Elle confie, en parlant de Maryam Kaba et Marie Kock : « Je suis arrivée comme une femme qui était en train de survivre, elles m'ont appris à vivre ».

Emilie, la coordinatrice des bénévoles de la Maison des Femmes, confirme cette évolution. « C'est le jour et la nuit. Quand elles repartent de l'atelier, elles sont regonflées à bloc ». Et le

NOTRE TEMPS / FAMILISCOPE

19.02.24

rs Notre Temps

Notre temps
familiscope

M

[SORTIES FAMILLE](#) [ACTIVITÉS ENFANT](#) [ANNIVERSAIRE ENFANT](#) [SHOPPING](#) [CONCOURS](#) [ESPACE PRO](#) +

[Accueil](#) · [Sorties famille](#) · [Spectacles enfant](#)

Rélovution - Théâtre La Cité

★★★★★ [Soyez le premier à donner votre avis](#)

📅 Du 11/04/2024 au 12/04/2024

[Théâtre, concerts, danse](#) [Bouches-du-Rhône](#) [Provence-Alpes-Côte d'Azur](#) [Marseille](#) [Spectacle ados](#)



© Manon Delauney

👤
À partir de 13 ans

€
Payant

🕒
1h00

Judi 11 avril et vendredi 12 avril 2024, le théâtre La Cité propose un spectacle sur le thème de l'amour et des jeunes.

DESCRIPTION

INFOS PRATIQUES

AVIS

" Le problème est que casser une norme pour en imposer une autre n'est jamais libérateur. " Ovidie Comme le chantait Édith Piaf en duo avec son tout dernier amant : « À quoi ça sert l'amour ? » Et comment, aujourd'hui, sous divers modes, hérités ou (ré)inventés, intimes ou politiques, les étudiant-es envisagent-iels ce sentiment ? Comment s'inclut ou s'exclut-il de leur présent et de leurs projets ? Quelle place prend-il dans l'engagement militant ou professionnel ? Comment les identités de genre, les sexualités, la question du couple ou du polyamour, les passions numériques, transforment-elles leurs conceptions de l'amour ? Une performance collective, aux langages multiples, en partenariat avec Aix-Marseille Université.

Marseille Culture

Lieux publics : la Cité des arts de la rue comme terrain de jeu

Alexis Nys, à la tête du centre national de création en espace public depuis un an, a dévoilé sa programmation pour le premier semestre 2024, recentrée sur l'espace atypique des Aygalades (15^e).

En février 2023, Alexis Nys succédait à Pierre Sauvageot à la tête de Lieux publics, centre national et pôle européen de création en espace public. Venu de banlieue parisienne, le jeune directeur âgé de 40 ans, soit le même âge que la structure qui coordonne la Cité des arts de la rue, dans le quartier des Aygalades (15^e), a présenté hier les grands axes de sa programmation pour le premier semestre 2024, avouant humblement être "encore en découverte du territoire".

Dynamiser le site du 15^e

Pour la première saison qu'il pilote de A à Z, Alexis Nys souhaite exploiter tout le potentiel du site atypique des quartiers Nord, 36000 m² abritant une dizaine de structures dédiées à la création ou la diffusion des arts de la rue. Entre février et juillet, une dizaine de spectacles, concerts et performances se tiendront à la Cité des arts de la rue, dont des étapes de travail de compagnies accueillies en résidence. C'est le cas de Léa Dant, avec sa compagnie Théâtre du voyage intérieur et de Zeldia Soussan, qui porte le collectif LUIT.

Toutes deux s'associent pour proposer à une dizaine de Marseillais entre 12 et 20 ans de "créer leur tribu du futur" au cours d'un stage organisé fin février, avant une restitution du spectacle, *Génération F*, le 3 mars dans le cadre de "Un dimanche aux Aygalades". L'opération, qui rassemble à la Cité chaque premier dimanche du mois un marché de producteurs locaux et une proposition artistique, reste un axe fort du calen-



On retrouvera cette saison l'univers forain de la Cie Titanos (▲) ou le spectacle participatif "Génération F", de Léa Dant et Zeldia Soussan (►).
/PHOTOS BAPTISTE COZZUPOLI ET DR

drier de Lieux publics. Les équipes, attentives à rendre toujours plus attractif ce site excentré et mal desservi par les transports en commun, viennent d'y installer un terrain de pétanque, et un mur d'escalade est en cours de construction.

De nombreux partenariats

Parce que les collaborations donnent souvent naissance à des propositions riches, Alexis Nys accentue aussi la logique de partenariats avec d'autres opérateurs culturels, dont certains



"qui n'ont pas forcément l'habitude de l'espace public". Outre la "saison 3" de l'ébouriffante série théâtrale *Les trois mousquetaires*, du collectif 49701, programmée par La Criée du 19 au 21 avril dans le 15^e arrondissement, Lieux publics coréalise, avec le Théâtre de la Cité, la pièce *Héroïne, une épopée au cœur d'un tribunal*, de la compagnie Les arts oseurs, un focus sur l'institution judiciaire joué les 18 et 19 mai à l'Espace Mistral de l'Estaque. Lieux publics a aussi été chargé par la mairie d'Aix-en-Provence d'orchestrer le week-end d'ouverture de la Biennale d'art et de culture de la ville, et a choisi de laisser carte blanche, les 6 et 7 avril, à l'univers forain et décalé de la compagnie Titanos.

Des projets labellisés Olympiade culturelle

La mission de Lieux publics continue à s'écrire entre le social et la culture, et main dans la main avec les habitants. Le projet *Jour de fête* incarne bien ces liens avec les quartiers alentour, et ce manège construit par les ateliers Sud Side avec des habitants de 20 quartiers de Marseille a reçu le label Olympiade culturelle de la ville de Marseille. C'est aussi le cas d'une poignée d'autres propositions dont la performance *Roller Derviches*, de la Madrilène Marta Izquierdo Muñoz autour de la culture du roller derby (le 25 mai place Bargemon, le 1^{er} juin à la Cité), qui s'annonce hypnotique.

Marine DURAND

Lieux publics, Cité des arts de la rue,
225 avenue Ibrahim Ali (15^e).
lieuxpublics.com

Ça crépite à la Joliette !

Nathalie Huerta à la tête du théâtre Joliette depuis un an, développe son projet sous le signe de la diversité pour faire découvrir des formes nouvelles au public marseillais

Dès le 30 janvier et jusqu'au 3 février, nous suivrons cinq guides-promeneurs du groupe belge, **Raoul collectif**, dans des situations aventureuses inspirées de faits divers et de littérature pour imaginer un avenir plus épanouissant. La fantaisie et l'humour guideront leurs pas et les nôtres à travers leurs récits tirés d'expériences vécues sous *Le signal du promeneur*. Vous retrouverez le metteur en scène **Julien Bouffier** et sa **Cie Adesso e sempre** de Clermont l'Hérault, pour les deux derniers épisodes de leur trilogie *Entre les murs* (6 et 7 février et 29 et 30 mai). Le

metteur en scène avait commandé un texte à la québécoise **Marie-Claude Verdier** dans lequel elle s'inspire de l'antiquité pour imaginer une dystopie. Le public, muni de casques audio, entend d'autres voix que celles des comédiens et participe en direct à l'aventure. Tentez-la !

Lier art, politique et société

Quatre spectacles seront donnés dans le cadre de la 7^e édition de la Biennale des Écritures du réel. Seront évoqués le sort des réfugiés avec *Portraits sans paysage* de **Nimis groupe** (20 et 21 mars), celui des ouvriers en intérim dans *À la ligne* mis en scène par **Michel André** (22 et 23 mars), celui des mexicains exploités à la frontière des Etats-Unis imaginé par le mexicain **Lagartijas Tiradas Al Sol** (22 et 23 mars), celui des scolaires étonnés par les chorégraphies de **Bouziane Boutelgja** qui partageront leur quotidien dans les cours de récréation (24 et 25 mai). Avec un bal populaire animé par la Cie La Criatura et **Carole Errante** (25 mai) pour finir en beauté et en musique.

Pour un monde plus juste

Immense succès au Brésil, puis au Festival d'Avignon, *Tom na fazenda* (Tom à la ferme), évoquera le problème de l'homosexualité réprimée, en portugais sur titré. **Rodrigo Portella** assure la mise en scène de la pièce de l'auteur québécois **Michel Marc Bouchard** en la situant dans le contexte de la présidence de Bolsonaro qui a vu la montée des crimes homophobes. Une œuvre sauvage et ardente où les corps s'affrontent, comme les idées, dans le désespoir (20 et 21 février).

Plus léger mais néanmoins grinçant, on appréciera l'adaptation très personnelle et plastique que donnera **Bérangère Vantusso**, nouvellement nommée au CDN de Tours, du *Rhinocéros* de Ionesco avec sa **Cie Trois-Six-Trente** (du 16 au 18 avril) où la force aveugle de la bête s'oppose à la fragilité de la céramique ! Puis un spectacle hors les murs à la Vieille Charité, *Partie*, de **Tamara Al Saadi**, évoquera l'idéologie du devoir de combattre pour défendre son pays en 1914 (du 1^{er} au 4 juin). Que reste-t-il de l'homme et du soldat après la guerre ? Comment gérer la violence des pouvoirs ?

CHRIS BOURGUE

Théâtre Joliette, Marseille
theatrejoliette.fr



Le signal d'urgence © Cécile Ollier

ELLE Marseille & sa région
25.01.24



L'AMBITION DE
LA BIENNALE DES
ÉCRITURES DU RÉEL #7 ?
 APPROCHER DE NOUVELLES FAÇONS
 DE VIVRE LE THÉÂTRE. DEUX MOIS DURANT,
 UNE CINQUANTAINE D'ÉVÉNEMENTS
 (DANSE, LITTÉRATURE, CIRQUE, EXPOS...) SE
 TIENDRONT DANS DIVERS LIEUX PARTENAIRES.
 LES 26 ET 27 AVRIL, AU THÉÂTRE DE LA CITÉ,
 « KHEIR INCH'ALLAH », DE YOUSRA DAHRY,
 SUIVRA LE CHEMIN D'UNE JEUNE FEMME
 BELGE D'ORIGINE MAROCAINE.
 Du 20 mars au 25 mai.
 theatrelacite.com